
ABBÉ FRANCIS SAUNIER
SAINT
FRANÇOIS DE SALES

*COLLECTION « BELLES HISTOIRES ET BELLES VIES » N° 31*

Abbé Francis SAUNIER

# SAINT FRANÇOIS DE SALES

*ILLUSTRATIONS*
*DE*
*ALAIN D'ORANGE*



# Sommaire

★



*Nihil obstat :*
Paris, le 8 Septembre 1956
René BOURGET, F. C.

*Imprimatur :*
Paris, le 18 Novembre 1956
Pierre GIRARD, S. S.




*Ce n'est qu'en 1860 que la Savoie est entrée définitivement dans la grande famille française. Jusque là, elle constituait le noyau d'un pays indépendant de grandeur très variable suivant les siècles et les années.*

*La carte ci-dessus donne les limites de l'Etat de Savoie au moment de la naissance de François de Sales (1567). Il déborde alors largement les frontières des deux départements qui portent actuellement le nom de Savoie.*

*Du côté français, il englobe la Bresse et le Bugey (traité du Cateau-Cambrésis 1559), le Valromey et le pays de Gex, soit la presque totalité de l'actuel département de l'Ain.*

*Du côté italien, il commence à s'étendre de plus en plus, à tel point que la Maison de Savoie vient de transférer sa résidence de Chambéry à Turin (1562) en attendant de s'établir plus tard à Rome.*

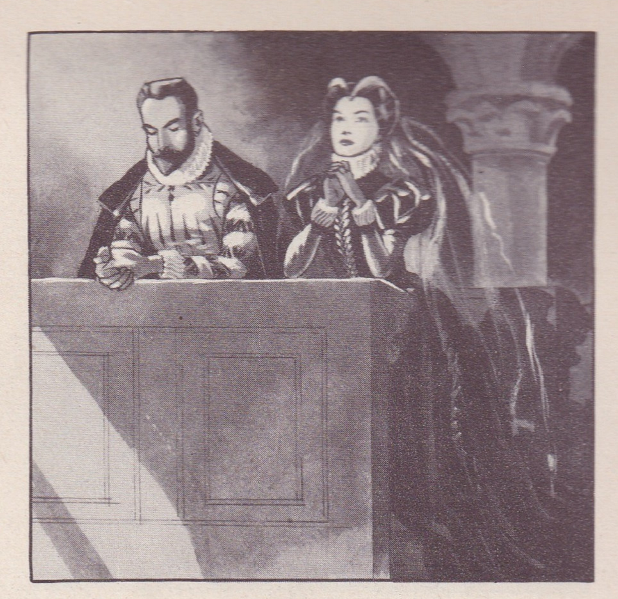
*Mais, du côté Suisse par contre, il a dû céder le pays de Vaud aux Bernois (1564), et le canton de Genève a proclamé sa propre indépendance politique et religieuse.*

*Dans le médaillon, on verra les limites du diocèse de Genève à la même époque.*



**1** « C'est un fils... Monsieur a un fils ! »
Telle est la nouvelle joyeuse qu'en la soirée du 22 août 1567, domestiques et valets colportent à travers le château, pendant que Monsieur et Madame de Boisy se penchent sur le berceau où repose leur premier-né.

Le papa sourit au futur seigneur de Sales, qui continuera la noble lignée de ses ancêtres : il appartient en effet à cette antique et illustre famille, et normalement titre et château doivent revenir à ce fils premier-né.



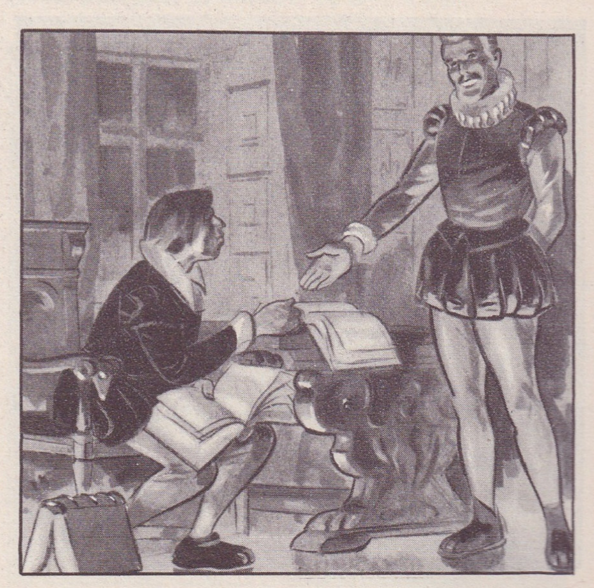
**2** La maman, certes, partage la joie de son mari, mais elle ne le suit point dans ses rêves d'avenir.

Il y a quelques mois, tous deux étaient agenouillés en l'église de Notre-Dame-de-Liesse, à Annecy : ils étaient venus solliciter la grâce d'avoir un fils, mais très émus par la vue d'une relique de la Passion exposée ce jour-là, Madame de Boisy avait fait en secret un vœu. Elle avait promis, si leur prière était exaucée et son offrande acceptée, de consacrer à Dieu cet enfant dans l'espoir que le Seigneur voudrait bien le choisir pour son prêtre.



**3** Ce château de Sales, situé à une vingtaine de kilomètres d'Annecy, domine le bourg de Thorens.

C'est une imposante demeure seigneuriale agrippée au flanc d'une montagne et commandant l'entrée d'une petite vallée. Monsieur de Boisy, malgré ses titres de noblesse et son glorieux passé militaire, vit là comme un simple seigneur et propriétaire terrien. Aimé de ses sujets et honoré de l'estime de son souverain, le duc de Savoie, il maintient, non sans effort, la paix civile et religieuse sur les terres d'alentour.



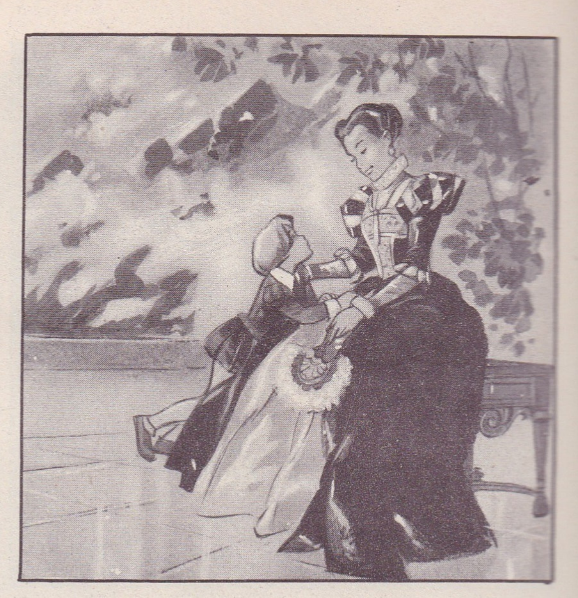
**4** On discute beaucoup religion. Genève n'est pas loin et ne demande qu'à répandre sa doctrine et sa foi protestantes. Quand la persuasion ne suffit pas, des fanatiques de l'un et de l'autre côté n'hésitent pas à recourir à l'intimidation, la ruse ou la force. Aussi les paysans se laissent-ils facilement endoctriner.

Monsieur de Boisy reste inébranlablement fidèle à son Duc et à son Dieu. A qui lui parle du Calvinisme, il réplique fièrement : « Comment voulez-vous que je prenne en considération cette religion plus jeune que moi de douze ans ? »



**5** Tant pour affirmer son attachement à l'Eglise catholique que pour faire partager sa joie d'avoir un héritier, Monsieur de Boisy tient à solenniser le baptême de son fils. Il a fait annoncer que de l'aube du jour jusqu'à la nuit, il y aura distribution d'aumônes à la porte du château.

Aussi, avec la noblesse des environs, est-ce toute une escorte de personnes humbles et pauvres qui, le 28 août, conduit l'enfant à l'église paroissiale. Le petit garçon reçoit le prénom de François-Bonaventure, et sur le registre on ne le nomme pas de Boisy comme son père, mais de Sales, comme ses ancêtres.



**6** Bien soigné par sa maman, le petit François, d'abord frêle, devient vite un solide garçon, alerte et très éveillé. Dans leurs promenades à l'intérieur du domaine de Sales, ou pendant les visites aux foyers pauvres du village, il ne cesse de questionner sa mère. Il aime surtout l'entendre parler de la bonté de Dieu, de sa présence toute aimante et de son amour tout-puissant.

Au retour, tous deux s'attardent facilement dans la prière et le recueillement sur la terrasse du château, en face des montagnes, si belles à voir au soleil couchant.



**7** Très tôt, il semble pénétré de cette présence de Dieu.

Monsieur de Boisy a remarqué que son fils n'ose pas circuler dans l'obscurité. Or, d'après lui, un homme ne doit jamais avoir peur. Aussi, à la première occasion, lui ordonne-t-il de sortir la nuit. L'enfant, tremblant, reste un instant sur le pas de la porte, puis il s'élance résolument dans le noir, criant à haute voix, le long des couloirs, pour surmonter sa frayeur : « Mon Dieu, Vous êtes là ! Mon Dieu, Vous êtes là ! » La peur est définitivement chassée.



**8** Ce petit garçon volontaire n'a que cinq ans, mais son père, qui est très fier de lui, juge le moment opportun de commencer à le préparer à sa carrière de gentilhomme. Elevé douillettement jusqu'ici en raison de sa santé délicate, il a besoin d'être aguerri.

Eté et hiver, il lui faut donc sortir avec son père, participer aux randonnées dans la forêt, aux parties de chasse, et le soir coucher dans une chambre sans feu. Or, il n'est pas rare qu'en Savoie, la température baisse à plus de vingt degrés au-dessous de zéro...



**9** Cette vie dure ne rebute point François. En toutes saisons, il organise lui-même avec les enfants du village de folles équipées à travers champs ou bois. Quand il fait trop mauvais temps, ce sont des parties de cache-cache ou de poursuite dans les bâtiments et les larges escaliers de pierre qui mènent aux tours ; ce sont aussi des simulacres de tournois dont François sort presque toujours victorieux.

Une telle fougue alimente la fierté paternelle, mais elle effraye quelque peu le cœur de la maman.



**10** Ce garçon plein de vie est heureusement très assidu à l'étude. Doté d'un précepteur en la personne du chapelain du château, un ecclésiastique dévoué mais austère, il travaille consciencieusement. Il goûte spécialement les leçons d'instruction religieuse dont il fait profiter largement ses petits camarades.

Avant ou après le jeu, il leur enseigne ce qu'il a appris, le leur fait répéter jusqu'à ce qu'ils le sachent, puis les entraîne souvent alors en bon ordre à la chapelle, pour prier et remercier ce Dieu si bon.



**11** François n'est cependant pas un ange.

Passant un jour près de la cuisine dont l'entrée lui est normalement interdite, il sent l'odeur de la pâtisserie. Il entrouvre la porte, aperçoit le cuisinier sortant du four de délicieux petits pâtés. Il s'approche et tend la main. Le cuisinier, malicieux, dépose un des pâtés brûlants dans la main entrouverte : François, très fier, ne laisse point paraître sa douleur et sort sans rien dire.

Puis, bien vite, il va avouer sa faute et se faire panser par sa mère.



**12** Une autre fois, il remarque un bel ornement de soie sur les vêtements déposés par un ouvrier. Il s'en empare. Quand le vol est découvert, il vient de lui-même avouer sa faute à son père et, à genoux, implore son pardon. Impassible, Monsieur de Boisy fait apporter les verges et, devant les domestiques réunis, fouette sérieusement son fils.

La leçon porte. Quelques heures plus tard, le père le trouve seul et pensif : « Eh bien, François ! A quoi pensez-vous ?

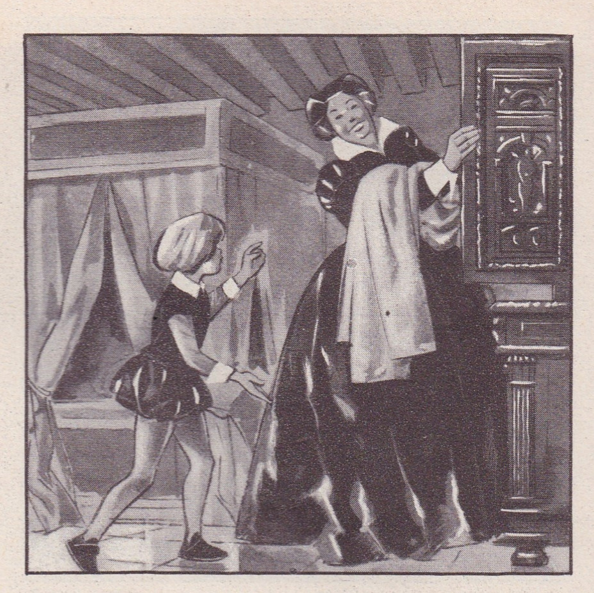
- Je pense, suivant vos conseils, père, à être homme de bien. »



**13** Il s'y applique sérieusement en effet, mais avec sa fougue habituelle, ce qui est parfois très mal compris.

Il a souvent entendu parler du Calvinisme comme d'un grand mal, d'une grave erreur. Or, voici qu'un ami de la famille, malheureusement passé à l'hérésie, vient en visite au château. On a pris soin d'éloigner François du salon. Furieux, il se saisit d'une badine et, rassemblant les poules de la basse-cour sous les fenêtres du salon, il les pourchasse en criant de toutes ses forces : « Sus aux hérétiques ! Sus aux hérétiques ! »

Evidemment, dès le départ du visiteur, il est sérieusement grondé pour cette impolitesse.



**14** Impatient de tout connaître, François trouve bientôt que l'austère Monsieur Déage, son précepteur, ne le fait pas suffisamment travailler.

Il supplie sa gouvernante de plaider pour qu'on l'envoie au collège. Comme elle se récuse, il insiste et lui promet de merveilleux cadeaux : « Je n'ai rien maintenant, parce que je suis petit, mais si vous le faites, quand je serai grand, je vous donnerai tous les ans un beau corsage de velours rouge. » Une gouvernante, pensait-il, ne pouvait résister à semblable promesse.



**15** A sept ans, il est placé dans une famille amie à La Roche avec trois cousins et inscrit au collège de cette ville. Aimé de ses professeurs, il l'est aussi de ses camarades qu'il n'hésite pas à aider gentiment. Sa bonté dépasse même les limites. Justement puni, un de ses cousins doit subir le fouet. François demande à prendre sa place avec tant d'insistance que le surveillant, excédé, fouette copieusement l'un et l'autre !

S'il accepte volontiers de souffrir pour les autres, il ne veut pas que les autres souffrent pour lui ou à cause de lui.



**16** Un jour, il est dans un magasin pour acheter une paire de gants. Le domestique qui l'accompagne discute longuement avec le marchand pour obtenir une diminution de prix. Finalement, le vendeur consent un petit rabais en déclarant, comme d'habitude, qu'à ce prix, il y perd. Le marché est conclu et François emporte les gants. Quelques minutes plus tard, il revient seul et demande naïvement au marchand : « Combien vous faudrait-il pour ne pas y perdre ? » Et il sort de sa propre bourse ce qui lui est indiqué.



**17** Son tempérament vif et entier se fait remarquer par des enthousiasmes touchants.

En classe, on parle de David et de Goliath ; le professeur fait allusion aux luttes religieuses actuelles. « Quand je serai grand, déclare François, je ferai comme David, je combattrai les hérétiques. » Et, comme la récréation sonne, il groupe ses camarades, leur fait confectionner des croix et organise une procession à travers la ville, au chant de cantiques exaltant la fierté chrétienne.

En revanche, dès la moindre contrariété, on le voit rougir. Le sang lui monte au visage et il a de la peine à rester maître de lui-même.



**18** A l'âge de dix ans, ce qui est très tôt pour l'époque, François est admis à faire sa Première Communion et reçoit également le même jour - 17 décembre 1577 - le sacrement de Confirmation. En reconnaissance, il prend deux résolutions : chaque jour, il fera une visite au Saint Sacrement, et, tous les jours de congé, il y ajoutera une lecture dans la Vie des Saints.

Il commence sérieusement à penser à la prêtrise et, dès l'année suivante, il demande à recevoir la tonsure. En effet, à cette époque, elle était donnée très tôt, même à des enfants, qui manifestaient ainsi leur intention de devenir prêtres.



**19** Il parle de son désir d'abord à sa mère qui, toute joyeuse, l'encourage. N'est-ce pas le premier pas vers la réalisation de sa promesse ? Elle veut bien l'aider dans sa démarche auprès de Monsieur de Boisy.

Tout à ses projets mondains, celui-ci ne voit dans cette demande qu'un geste sans engagement pour l'avenir, un caprice d'enfant, et donne facilement son assentiment.

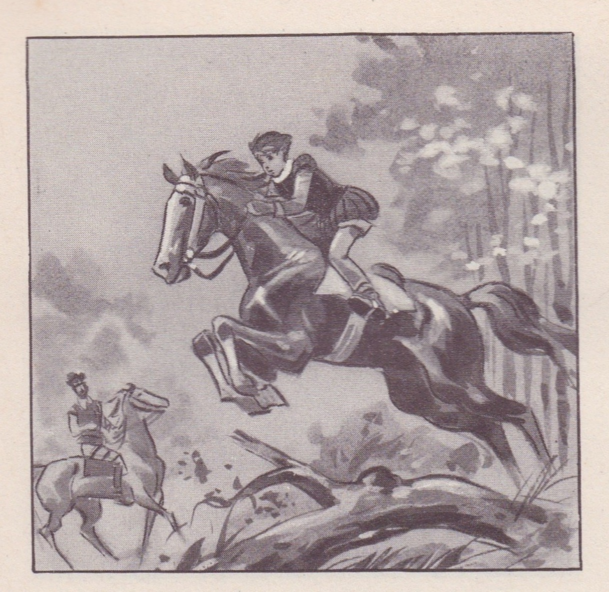
Extérieurement, en vérité, il y a peu de changement. François conserve l'habit et l'épée du chevalier, mais intérieurement il ne partage plus les ambitions de son père.



**20** Ce dernier met tout en œuvre pour former le gentilhomme accompli dont il rêve, et décide de l'envoyer poursuivre ses études à Paris.

François a quinze ans et Paris est très loin. C'est la grande ville bruyante et animée où, dit-on, il se fait beaucoup de bien mais aussi beaucoup de mal. Madame de Boisy s'inquiète. Que va devenir François ? Et sa vocation sacerdotale ? C'est pour le moins six années d'absence, sans retour au château, même pas pour les vacances.

Heureusement, il ne part pas seul, son précepteur, l'incorruptible Monsieur Déage, accepte d'aller avec lui.



**21** Monsieur de Boisy a fixé le programme des études : à côté de la rhétorique, de la philosophie, il a inscrit aussi l'escrime, l'équitation, la danse ainsi que les sciences et les arts qui conviennent à un gentilhomme destiné à vivre dans le monde et à la Cour.

François, qui n'oublie point son entrée dans la cléricature [1], sait bien que cela lui sera en partie inutile, mais puisque telle est la volonté de son père, il s'adonne avec la même application aux cours des maîtres de l'époque et aux divers exercices de la noblesse.

(1) Etat des gens qui sont "clercs", c'est-à-dire les prêtres et ceux qui se préparent à l'être (ce qui est marqué par la cérémonie de réception de la tonsure).



**22** Les prescriptions paternelles rigoureusement respectées, il peut, à ses moments libres, poursuivre en toute tranquillité de conscience son idée profonde et se préparer à sa vie d'homme d'Eglise.

Il ne refuse certes pas de participer quelquefois aux divertissements, aux récréations plus ou moins bruyantes de ses camarades, et il s'y montre attentif à rendre service et à faire plaisir.

Il préfère cependant employer ses heures de loisir à visiter les églises ou étudier la théologie [1]. Il aspire vivement à la sainteté.

(1) Science des choses religieuses. La théologie est en quelque sorte un catéchisme supérieur.



**23** Le plus pieux de ses camarades prie toujours la tête penchée. Serait-ce là le secret de la ferveur ?

Pendant plusieurs jours, il l'imite de son mieux. Ses prières ne lui semblent pas plus ferventes.

Il se sent par contre plus heureux, et sa prière du soir est plus fervente, le jour où, souffleté injustement par un passant dans la rue, il n'a point tiré l'épée et n'a dit mot.

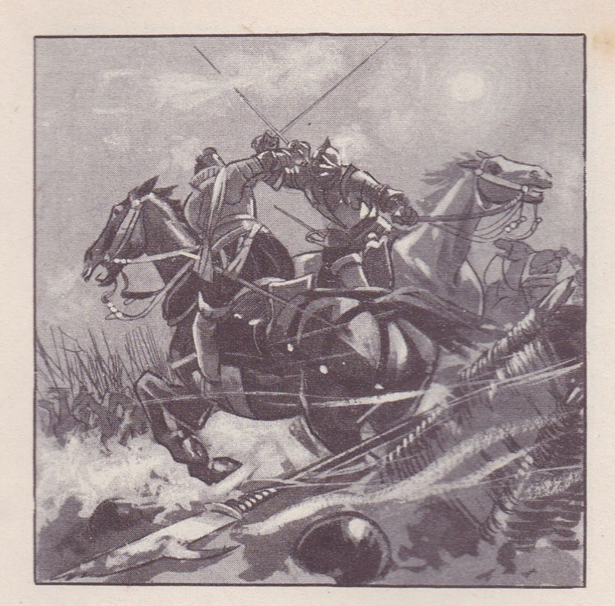
Il découvre ainsi que le meilleur chemin pour aller à Dieu est la maîtrise et le don de soi au service du prochain.



**24** Malgré tous ses efforts, les progrès lui paraissent lents. Il s'en désole, et s'imagine bientôt que le Bon Dieu ne veut pas de lui, qu'il doit être destiné à l'enfer. Cela devient une véritable torture morale au point qu'il en perd le sommeil et tombe malade.

Il ne cesse pas de prier cependant. Un jour, alors qu'il est près d'une statue de la Vierge, il prend machinalement le carton qui se trouve là, et dit de tout son cœur la prière inscrite : le « Souvenez-vous ».

A peine a-t-il fini que les doutes s'évanouissent. Jésus n'est pas Celui qui aime à damner, mais Celui qui sauve. Il faut faire confiance à l'amour.





**25** Après six ans d'études, il passe en 1588 ses examens ès-Arts. Il devrait ensuite, d'après la volonté paternelle, se spécialiser en Droit, mais l'agitation règne à Paris. C'est le début de la guerre civile des trois Henri : Henri III, Henri de Navarre, futur Henri IV, allié des protestants, et Henri de Guise, le chef de la Ligue catholique. Les cours universitaires sont suspendus, et le précepteur, inquiet, demande des instructions à Monsieur de Boisy.

Ordre est reçu de rejoindre au plus tôt le château paternel où François fera la connaissance de trois petits frères nés depuis son départ.

**26** Notre étudiant, qui pense de plus en plus au Sacerdoce, s'est réjoui de ce départ de Paris : ne serait-ce pas l'obstacle providentiel à cette carrière de magistrat prévue par son père ?

Bien vite, il lui faut reconnaître son erreur. Monsieur de Boisy ne capitule pas si vite : l'Université de Padoue est aussi célèbre que celle de Paris. Après une petite halte à Thorens, François et son précepteur doivent prendre la direction de l'Italie, emmenant cette fois le frère cadet, celui qui, dans les projets paternels, doit être prêtre : il suivra les classes de grammaire, tandis que l'aîné, futur avocat, suivra les cours de droit.



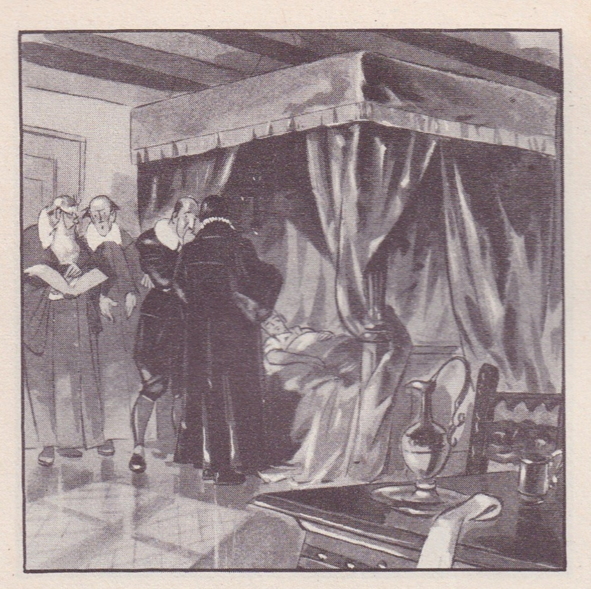


**27** Toujours aussi obéissant, François reprend sa vie d'étudiant. Des notions de droit peuvent être utiles à un prêtre, et, comme à Paris, il y a à Padoue des cours de théologie.

Et voici que des étudiants moins consciencieux prennent en grippe ce camarade modèle ; ils veulent lui imposer une sévère correction à leur manière. L'arme au poing, ils l'attaquent à plusieurs, un soir, dans la rue. Ils avaient prévu qu'il fuirait ou se laisserait faire. Or, à leur grande stupéfaction, il dégaine son épée et, la maniant habilement, les oblige à fuir eux-mêmes.

**28** Ils cherchent leur revanche. Puisqu'ils ne peuvent l'avoir par la peur ou la force, ils essaient de le détourner des études par l'attrait des plaisirs.

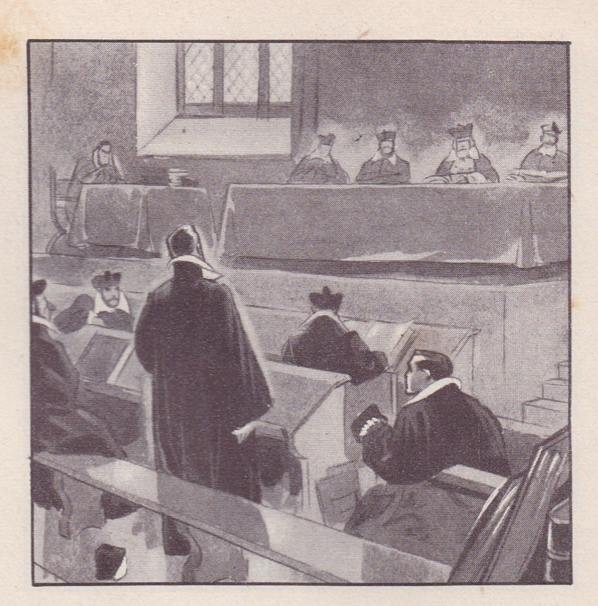
Sous le faux prétexte d'une visite à un grand professeur, ils l'invitent à une réunion intime. François s'y rend sans aucun soupçon ; mais il ne trouve, à l'endroit de la rencontre, qu'une femme élégante se disant l'épouse du professeur, lequel a un peu de retard. La conversation commence, mais François comprend bien vite, devant les attitudes coquettes de la jeune personne, qu'il a affaire à une femme de mauvaise conduite. Il salue et s'esquive aussitôt.



**29** Excès de travail ou changement de climat ? Notre jeune étudiant tombe gravement malade. Au dire des médecins, il a au moins trois maladies mortelles...

Monsieur Déage est affolé déjà à la pensée qu'il lui faudra prévenir la famille et rentrer sans François.

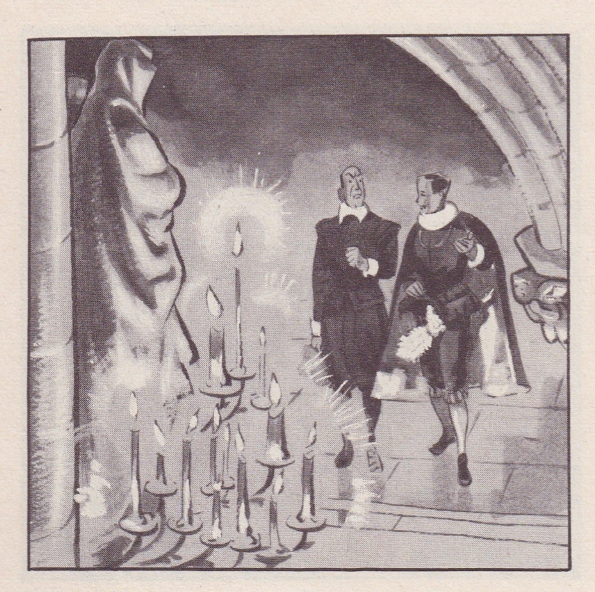
Ce dernier n'a point peur et se prépare tranquillement à faire la volonté de Dieu quelle qu'elle soit. Il exprime un seul désir : que l'on livre son corps, après sa mort, aux jeunes étudiants en médecine. Il les a vus si souvent se disputer pour obtenir des squelettes, qu'il voudrait au moins en mourant rendre ainsi service.



**30** Contrairement à l'attente générale, François se rétablit et peut continuer ses études.

Au bout de trois années, il subit, le 5 septembre 1591, l'examen du Doctorat en droit avec un tel succès que ses examinateurs se réservent d'annoncer eux-mêmes la nouvelle à sa famille. Ils en profitent pour conjurer Monsieur de Boisy d'orienter son fils vers la magistrature, l'assurant qu'il deviendra très vite une grande autorité.

On devine la joie du père ; ses rêves de grandeur ne commencent-ils pas à se réaliser ?



**31** Avant de quitter Padoue, le nouveau docteur en droit adresse une demande à son précepteur, toujours jaloux de son autorité : « Permettez-moi, Monsieur, d'aller remercier la Dame qui m'a le plus assisté durant mon séjour. »

La réponse est affirmative ; mais elle témoigne de bien peu de confiance de la part du précepteur ! « Volontiers je le permets, réplique celui-ci, mais je vous accompagne, car il est de mon devoir de connaître cette Dame. »

François se fait une joie malicieuse d'entraîner son censeur dans une chapelle dédiée à Notre-Dame.



**32** Vexé, Monsieur Déage juge nécessaire de réaffirmer son autorité. L'occasion se présente lors du retour.

Ils sont en bateau. Un coup de vent emporte le chapeau de François ; on ne peut le rattraper. Le précepteur invective copieusement le jeune homme. L'usage ne permettant pas de rester tête nue, celui-ci se protège la tête avec un bonnet de nuit, en attendant qu'à la première escale Monsieur Déage, qui tient la bourse, lui achète un autre chapeau.

Le bateau fait escale plusieurs fois, mais François doit bel et bien rester à bord en bonnet de nuit, car son précepteur ne se presse nullement de lui remplacer son couvre-chef.



**33** Après plusieurs jours de voyage, le petit groupe rejoint la famille paternelle. Elle n'est plus à Thorens, mais à La Thuile, sur les bords du lac d'Annecy.

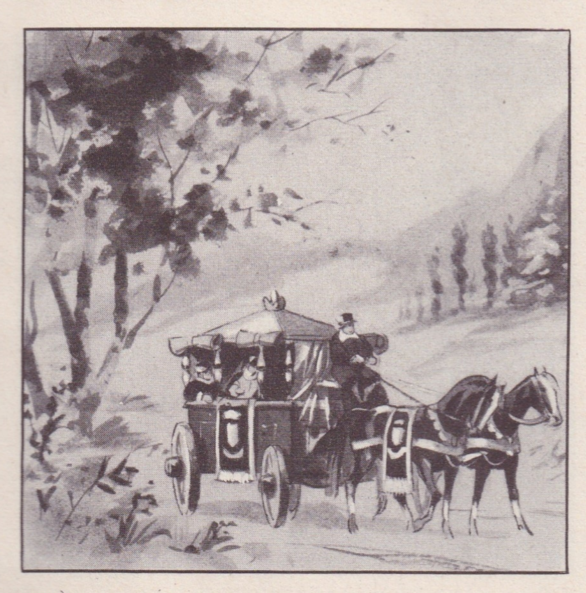
Depuis plusieurs mois, les protestants se montrent très actifs : ils se sont sérieusement établis dans les cantons de Thonon et de Ternier, et multiplient les incursions aux alentours. Le château de La Thuile, plus éloigné de Genève que Thorens, est une demeure plus tranquille.

Autre surprise plus attristante : pour aller au-devant des nouveaux arrivants, Madame de Boisy doit se faire conduire par une servante, car elle est devenue aveugle.



**34** Transporté de joie et de fierté, Monsieur de Boisy s'affaire il entraîne son fils pour lui montrer la magnifique bibliothèque de livres de droit qu'il lui a préparée ; il le présente lui-même comme futur avocat à toute la noblesse des environs convoquée pour un banquet de joyeuse arrivée. Solennellement, il lui confère à la fin du repas le titre de seigneur de Villaroget.

Ainsi sans avoir été consulté, François prend rang officiellement dans la noblesse savoisienne et pose sa candidature au Sénat de Savoie. Il se trouve placé devant le fait accompli et contraint d'agir, malgré lui, en homme du monde.



**35** La prévoyance paternelle est même allée plus loin : le nouveau seigneur est en âge de se marier, mais il semble l'oublier. Qu'à cela ne tienne : le père a choisi pour lui. Il a tout arrangé à l'avance avec les parents de la jeune fille élue. Il ne reste qu'à obtenir le consentement de l'intéressé, ce qui, croit-il, sera facile. Monsieur de Boisy expose ses plans à François, lequel ne marque aucun empressement : il l'emmène lui-même faire la connaissance de sa future épouse. François se montre courtois et poli, sans plus, mais sur le chemin du retour il déclare simplement à son père : « Cette fille mérite mieux que moi. »



**36** La vraie raison, il n'a point voulu la dire à son père, mais il a hâte de la confier à sa mère. Première confidente de son désir de la prêtrise, elle a été la seule dans la famille à l'encourager dans cette voie et il espère encore son aide.

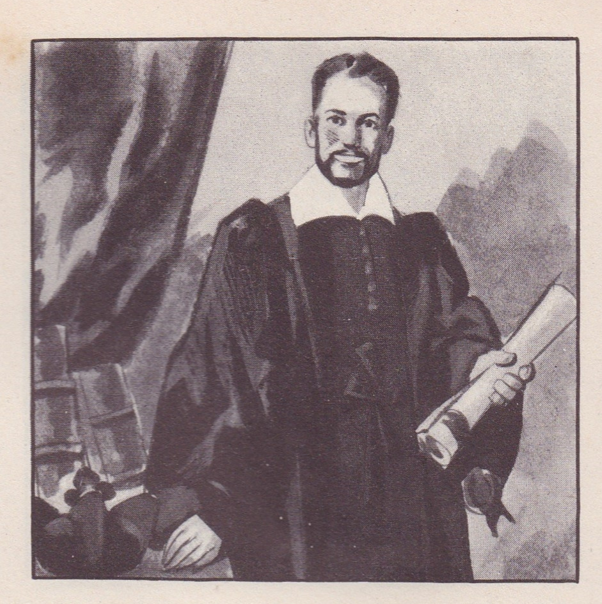
Bien vite, il doit se rendre compte d'un changement dans l'attitude maternelle : sans doute gagnée par tous les espoirs humains vantés pour son fils, elle a rallié le point de vue de son mari. Ne paraît-il pas normal, en effet, que François, l'aîné, continue la lignée familiale ? C'est son frère cadet que l'on orientera vers la prêtrise.



**37** Un peu triste et décontenancé, le nouveau seigneur entreprend les visites d'usage.

Depuis qu'il a été expulsé de sa ville épiscopale, l'Evêque de Genève, Monseigneur Granier, réside à Annecy. François va le saluer. Quand il se présente, Monseigneur préside une séance d'examen de jeunes prêtres. Il invite le jeune homme à écouter.

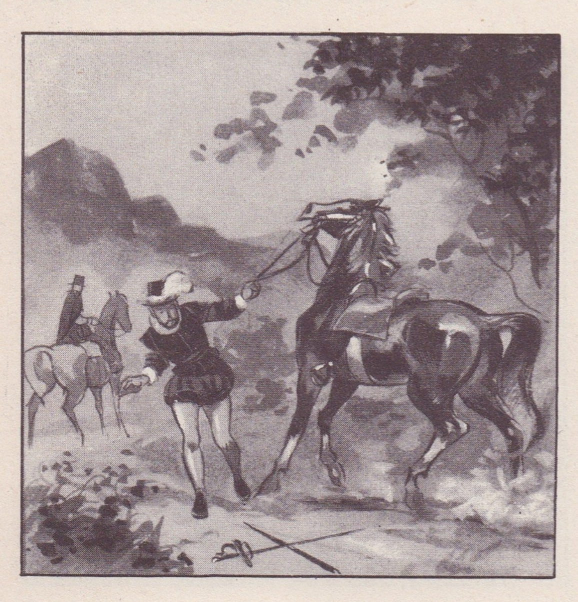
Une discussion s'élève sur un point théologique. Les avis sont partagés. L'Evêque demande à François de donner son avis. Au grand étonnement des auditeurs, François expose clairement sa manière de voir et rallie tout le monde à sa solution.



**38** Le tour des châteaux terminé, Monsieur de Boisy engage son fils à faire au plus tôt les démarches pour être inscrit comme avocat.

François se rend donc à Chambéry, se présente à l'examen et est admis à l'unanimité. Quelques jours plus tard, en séance solennelle, il est proclamé avocat au Sénat de Savoie : il remercie. Son discours est très applaudi et chacun veut le féliciter. On le presse de s'installer.

Désemparé, il reprend en hâte la route d'Annecy. Dans quel sens, vraiment, doit-il orienter sa vie ?



**39** En chemin, sa monture se cabre et François est jeté à terre. Le jeune homme, honteux, se relève et ramasse aussitôt épée et fourreau curieusement tombés l'un sur l'autre en forme de croix.

Un peu plus loin, même incident et même phénomène. Monsieur Déage, qui l'accompagne, s'irrite. François, étonné, reprend la route.

Une troisième chute provoque une troisième apparition merveilleuse de la croix. Monsieur Déage, qui a vu, ne dit plus rien. Le jeune avocat se ressaisit et reconnaît là un signe de Dieu qui l'invite à aller de l'avant dans la réalisation de son projet.



**40** Dès son arrivée à La Thuile, il rapporte les faits à son cousin Louis de Sales, qui est chanoine de la cathédrale. Tous deux sont décidés à agir.

Ils parlent d'abord à Madame de Boisy, qui se laisse facilement convaincre. Ensemble, ils étudient comment faire le siège de Monsieur de Boisy : ils ne voient pas encore, mais tous trois ont confiance en la Providence et décident déjà de faire préparer en secret un habit ecclésiastique pour que François puisse le revêtir sans retard, dès que l'accord paternel sera obtenu.



**41** Le chanoine a un plan : le mois précédent, en effet, le prévôt du Chapitre, c'est-à-dire le second personnage du diocèse, est mort. C'est là une situation brillante et enviable, capable d'enlever la décision de Monsieur de Boisy.

En secret, les démarches nécessaires sont faites à Rome et, dès le mois de mai suivant, les papiers de nomination reviennent établis au nom de François.

Le bon chanoine les montre à Monsieur de Boisy. Ce dernier a quelques moments d'hésitation bien compréhensibles, mais, devant une telle promotion, il consent à abandonner les beaux projets qu'il avait faits.



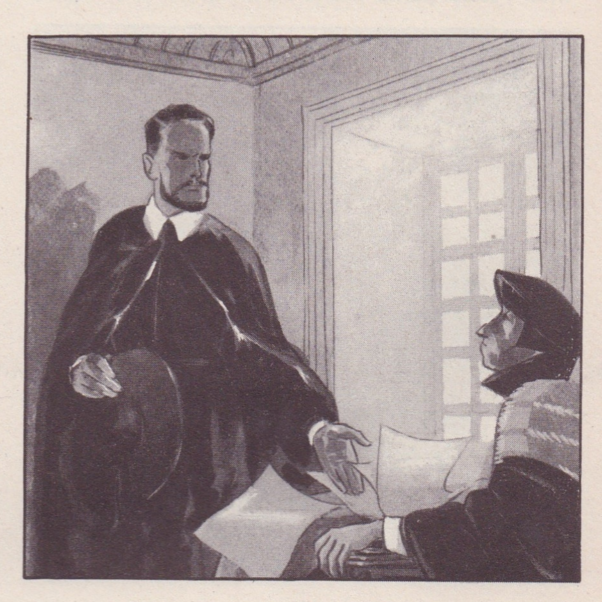
**42** Dès le lendemain matin, riche pourpoint, belle collerette, épée, sont laissés de côté et le jeune seigneur revêt aussitôt la soutane déjà toute prête. Sans tarder, il se rend devant un notaire pour faire abandon de son droit d'aînesse et de son titre de seigneur de Villaroget.

Comme les autres candidats au Sacerdoce, il passe l'examen habituel, reçoit le 9 juin 1593 les ordres mineurs et, deux jours après, le sous-diaconat. Il pourrait être ordonné prêtre tout de suite, comme cela se fait ordinairement à cette époque, mais on juge préférable d'attendre la fin de l'année.



**43** Bien qu'il ne soit pas encore prêtre, Monseigneur lui donne l'autorisation et l'ordre de prêcher. Il tient lui-même à entendre son premier sermon.

Quand l'heure de la messe sonne ce jour-là, François est pris d'une telle frayeur qu'il doit s'allonger quelques instants sur un canapé. Un peu remis, il accède à la chaire et là, parle lentement, simplement. Les auditeurs sont enthousiastes et trois d'entre eux, calvinistes notoires, demandent aussitôt à s'instruire de la religion catholique.



**44** Le 18 décembre 1593, François est ordonné prêtre. Son rêve est comblé.

Des amis de sa famille lui avaient proposé de solliciter le titre de sénateur, très conciliable selon eux avec celui de prévôt. Ils s'étaient heurtés à un refus catégorique. Ils avaient cependant effectué eux-mêmes les démarches nécessaires, obtenu gain de cause. Ils se présentent donc tout joyeux avec les papiers de nomination.

François les prend et, sans les lire, les fait immédiatement classer aux archives. Il n'adresse aucun remerciement et réaffirme qu'il veut être simplement prêtre et rien que prêtre !

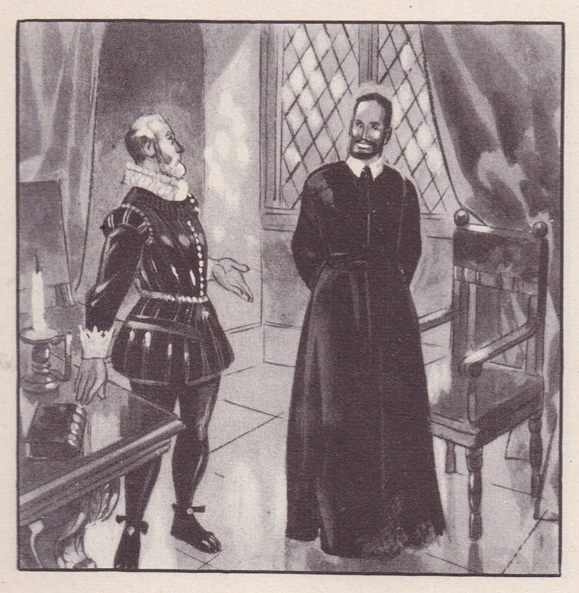


**45** Sans tarder, il prend officiellement possession de sa charge de prévôt. Dans un très beau discours, il soumet à ses auditeurs - chanoines et laïcs qu'il appelle « ses compagnons d'armes » - le projet d'une grande entreprise : la reconquête de Genève. Evidemment, il n'est plus question de ses rêves de collégien et du recrutement d'une armée de soldats qui iront se battre. « L'hérésie est née à la suite des scandales causés par les mauvais prêtres et les mauvais chrétiens... Elle disparaîtra quand les scandales cesseront... » Il les convie donc « à renverser les murs de Genève par des prières ardentes et à livrer l'assaut par la charité fraternelle ».

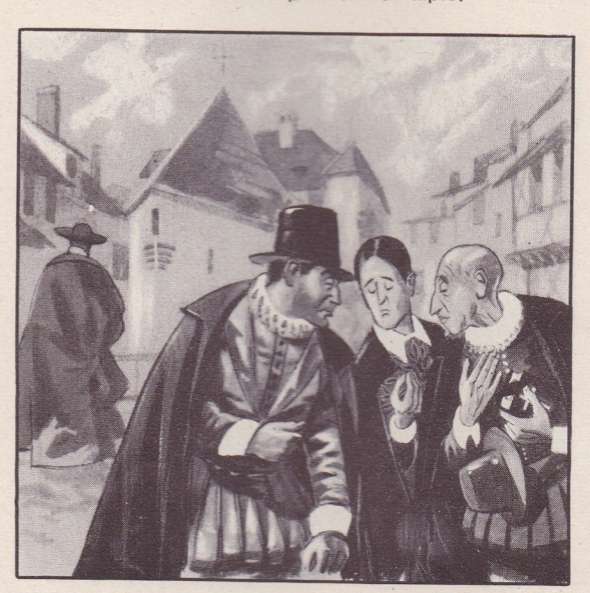


**46** Il regroupe autour de lui les meilleurs chrétiens et fonde avec eux la confrérie des pénitents de la Sainte-Croix. Ceux-ci s'engagent à faire plusieurs fois l'an, à titre de pénitence et surtout de témoignage public, une procession à travers la ville, pieds nus, vêtus d'un sac noir et la face voilée par un capuchon. Ils s'engagent aussi à réciter l'Angélus trois fois par jour, au son de la cloche, à genoux et tête nue, en quelque lieu qu'ils soient.

Le prévôt évidemment prêche d'exemple.



**47** Il ne sait refuser une invitation à prêcher. Si bien que son père s'étonne : « Prévôt, tu prêches trop souvent. J'entends même en des jours de la semaine sonner le sermon et toujours, on dit : c'est le prévôt ! De mon temps, ce n'était pas ainsi ; les prédications étaient plus rares, mais aussi, quelles prédications ! On disait des merveilles, on citait plus de latin et de grec en une fois que tu ne fais en dix. » François sourit : « Je ne cherche pas à être éloquent. Je veux faire aimer Dieu et j'essaie d'en parler tout simplement, tout amoureusement. »



**48** Il réussit très bien, car la foule accourt à ses sermons et à son confessionnal.

Des jaloux en prennent ombrage et lancent des insinuations méchantes. Jusqu'ici, l'Evêque considérait François comme son fils, mais, peu à peu, il devient méfiant. Le prévôt remarque ce changement. Il en souffre, mais continue à se comporter comme si de rien n'était. L'Evêque se rend bien vite compte de son erreur et parle de châtier de façon exemplaire les mauvaises langues. Le prévôt lui-même se jette à ses pieds et demande le pardon des calomniateurs.





**49** Le duc de Savoie, Charles-Emmanuel, réclame des missionnaires : il vient en effet de reprendre aux Genevois le pays du Chablais qu'ils occupaient et évangélisaient depuis plus de cinquante ans.

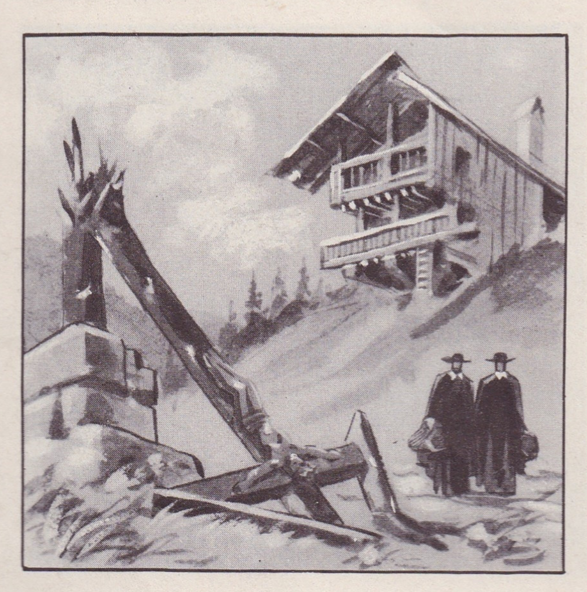
Sur trente mille habitants, il reste à peine une centaine de catholiques. La population a pris en horreur les gens et les choses d'Eglise, et les pasteurs restés à leur poste gardent toute leur autorité. La tâche des missionnaires ne sera pas aisée.

Monseigneur Granier ne sait qui désigner : « Si vous me jugez capable et me le commandez, déclare François, j'irai volontiers. »

**50** Monsieur de Boisy, évidemment, n'est pas du même avis. Il a consenti à ce que son fils devienne prévôt dans la ville paisible d'Annecy, mais il ne veut point envisager son départ pour une région où il y a du risque. Il accourt de Thorens, supplie longuement son fils de retirer sa demande, adjure Monseigneur de revenir sur sa décision.

Emu par la douleur de ce vieillard, l'Evêque va céder. « Tenez bon, Monseigneur ! » supplie François.

Le pauvre père ne peut rien obtenir et part en refusant de bénir son fils.





**51** Après une journée de jeûne et de prière, François se met en route le 23 septembre 1594, accompagné de son cousin, le chanoine Louis de Sales. Ils partent à pied, portant eux-mêmes leurs bagages et égrenant leur chapelet.

Ils se rendent à la forteresse des Allinges ; c'est le seul asile sûr pour des prêtres dans cette région où les églises sont abandonnées, les calvaires brisés. Les missionnaires auraient préféré une autre résidence, mais ils n'ont pas le choix, et chaque soir ils devront rejoindre ce point d'attache.

**52** Heureusement, la grande ville du Chablais, Thonon, n'est qu'à quelques kilomètres de la forteresse. Sur une population de trois mille habitants, elle compte à peine une quinzaine de catholiques, presque tous des étrangers. Depuis longtemps, ils sont sans prêtre.

Crânement, François les convoque dès le dimanche suivant dans l'église transformée en temple. Ils se présentent pour l'heure dite, alors que les calvinistes sortent de leur office. Surpris, ces derniers les laissent entrer, mais à la sortie, s'étant ressaisis, ils accablent d'insultes et de railleries les quelques auditeurs de François.



**53** Lorsque les missionnaires rentrent au château des Allinges, heureux de cette première manifestation publique, ils ont la surprise d'y trouver un serviteur qui les attend avec des chevaux. Monsieur de Boisy, prévoyant les réactions des Thononais, avait escompté le découragement rapide des deux prêtres et leur envoyait des montures pour le retour.

Grande est son erreur. Loin de penser à quitter le Chablais, François est tout heureux de ce début de mission. Il envoie son cousin rassurer son père ; quant à lui, il reste fièrement sur place.



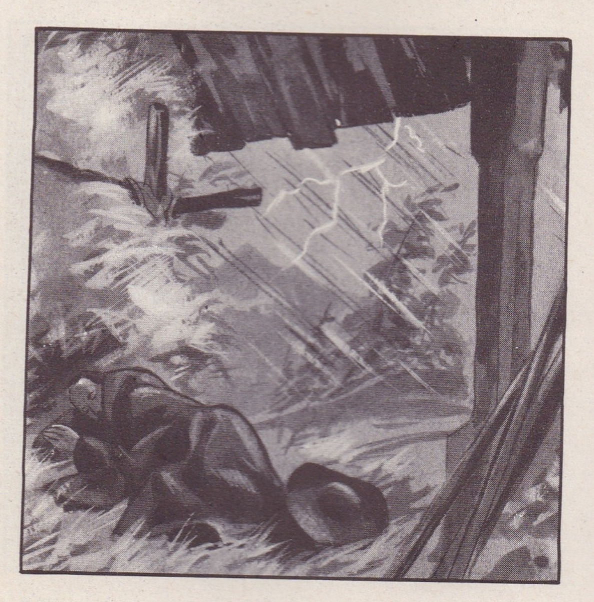
**54** Chaque jour, il quitte la forteresse à pied et parcourt les villages et les hameaux environnants, son bréviaire, sa Bible ou son chapelet à la main. Il s'en va, confiant, dans ce pays où presque tout le monde, de gré ou de force, cherche à l'éviter. Les notables n'ont-ils pas fait annoncer partout de sévères représailles vis-à-vis de ceux qui, non catholiques, ouvriraient leur porte au représentant de Rome ?

Il ne peut donc espérer atteindre chez eux ceux qu'il désire approcher et convertir, mais peut-être pourra-t-il lier conversation avec les personnes qu'il croisera sur la route ?



**55** Quelle que soit la direction prise, François n'emporte aucune provision. S'il découvre sur son chemin une famille catholique ou une auberge accueillante, il rend grâces au Seigneur. Sa joie est cependant aussi grande quand, repoussé des auberges et des maisons sans même l'obole d'un simple croûton de pain, il doit se contenter de manger des fruits sauvages.

Parfois, la course ou les conversations s'allongent tellement, que la nuit surprend le missionnaire, loin de son point de ralliement.



**56** Inutile alors de chercher à regagner la forteresse : le pont-levis serait levé.

Le missionnaire n'a qu'une seule ressource : coucher à la belle étoile, de préférence loin de tout village pour éviter des surprises. Lorsqu'il pleut, il est obligé de se réfugier sous l'avant-toit d'une grange ou d'une ferme, ou même, un soir où il fait très froid, dans un four banal [1] encore un peu tiède.

Harassé, fourbu, après une journée de courses, de chutes, de glissades sur le verglas, il s'endort très vite, s'en remettant tranquillement à la protection divine.

(1) C'était le four commun du village, tout le monde pouvait s'en servir, en payant une certaine redevance.



57 Un soir, il est poursuivi par des loups. Pour leur échapper, il grimpe à un châtaignier. Les bêtes affamées restent au pied de l'arbre. Par crainte de s'endormir ou de s'engourdir avant leur départ, il se lie à une grosse branche avec sa ceinture.

Le lendemain matin, un bon paysan le retrouve dans cette posture, transi de froid. Il le descend, le réchauffe et lui suggère d'abandonner ses courses, de se ménager un peu : « Sinon, dit-il, ça finira mal !

- A quoi bon, répond François, je n'en irai que plus tôt au paradis ! »



58 Des exaltés ont juré de le tuer.

L'un d'eux se poste un jour sur son passage. Par trois fois, il vise et tire. Le missionnaire n'est pas atteint.

D'autres l'attendent à plusieurs en un carrefour boisé où il doit certainement passer. Ils guettent longtemps et reviennent bredouilles, bien que d'autres passants confirment avoir vu l'apôtre sur le chemin.

De village en village, la nouvelle de cette protection miraculeuse se répand. Mais ses adversaires l'accusent de sorcellerie... Et personne n'ose plus l'approcher et l'écouter.



59 Après six mois d'efforts, il ne compte qu'une seule conversion officielle. Il y aurait de quoi décourager tout autre que François.

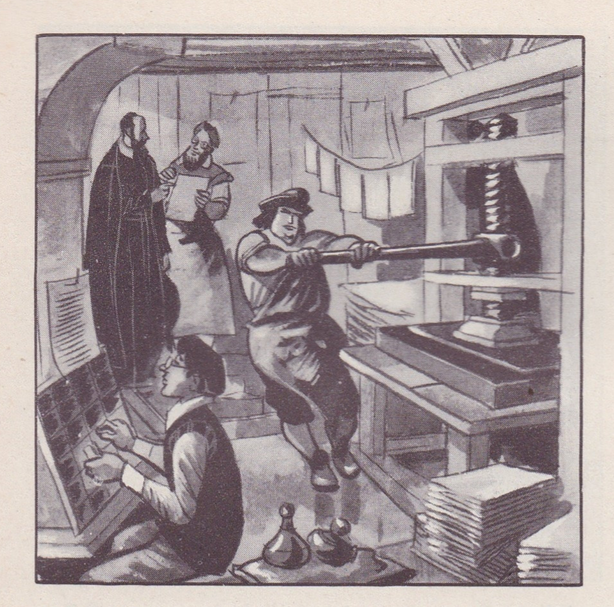
Pour lui, il essaie une nouvelle tactique : on refuse de l'entendre, peut-être acceptera-t-on de le lire ?

Il compose de petits feuillets, de petits tracts qu'il fait recopier en de nombreux exemplaires. Il va les glisser lui-même ou les fait déposer par d'autres sous les portes des maisons. Dans l'intimité de leur foyer, loin de tout regard suspect, les gens les liront sans doute, tant par curiosité que par intérêt.



60 Les premiers volontaires pour ce travail de copie, ce sont, avec quelques personnes de bonne volonté, les soldats mêmes de la petite garnison des Allinges. Ils ont bien changé depuis son arrivée parmi eux : sa parole, son exemple, y sont pour beaucoup, ses petites astuces aussi.

Ces hommes désespéraient entre autres de se défaire de l'habitude de blasphémer. Sur son indication, ils fabriquent de petites matraques de bois et conviennent entre eux que chacun, armé de cette sorte, devra frapper sur les doigts de celui qui, involontairement, blasphémera. Ce petit jeu a du succès et le résultat ne se fait pas attendre.

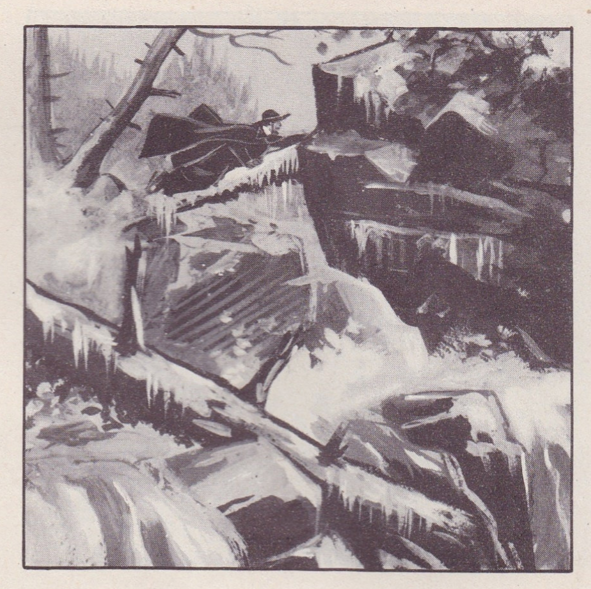


**61** Bien vite, le système de copie à la main se révèle trop lent : l'apôtre veut distribuer un feuillet par semaine et il faudrait des centaines d'exemplaires chaque fois.

Heureusement, l'invention de Gutenberg commence à se répandre et il y a une imprimerie à Chambéry : les feuillets seront désormais imprimés ; ainsi naît le premier hebdomadaire catholique [1].

Ces petits papiers atteignent leur but. Des personnes manifestent le désir de voir leur auteur pour discuter, autant que possible la nuit. François s'installe donc à Thonon.

(1) Et c'est pour cela qu'aujourd'hui, saint François de Sales est devenu le patron des journalistes.



**62** Toutes les églises et chapelles de la ville sont occupées par les calvinistes. Pour célébrer la messe, il faut aller hors de l'enceinte et de l'autre côté d'une rivière : la Drance ; il y a là une petite chapelle à peu près en bon état.

Malheureusement, l'année précédente, une crue du torrent a emporté le pont. Il n'y a plus qu'une passerelle, une simple planche souvent recouverte de glace à cette période de l'année. Chaque matin, François se dirige vers cette chapelle et, s'il a gelé la nuit, il fait le signe de la croix, se met à cheval sur la planche et en rampant passe au-dessus des eaux grondantes.



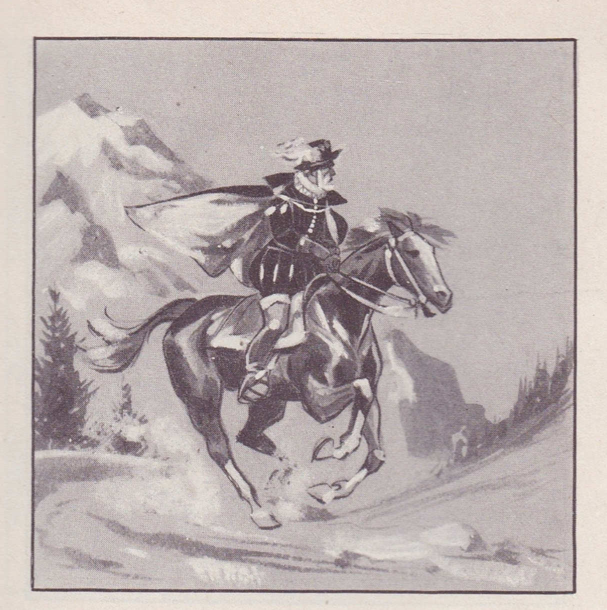
**63** Des habitants s'affolent à la pensée de l'installation d'un prêtre dans leur ville. Ils essaient d'agir par intimidation ; dès qu'ils l'aperçoivent, ils se groupent pour le bafouer, l'insulter et le menacer même de le jeter dans le lac Léman, qui est tout proche. Plusieurs fois, durant les premiers jours, ils le poursuivent à coups de pierre sur la place même de l'église. L'attitude de l'apôtre les déconcerte : il sourit suavement et, tout en essayant d'éviter les coups, continue tranquillement son chemin.



**64** Pas de bravade cependant : le courage de la foi n'exclut pas la prudence. Un soir de mars, on l'appelle d'urgence, lui dit-on, à la forteresse des Allinges. Depuis quelque temps, il a près de lui un jeune domestique, Roland, que son père lui a envoyé pour le protéger. Il l'emmène, ainsi que deux catholiques présents.

Soudain, deux hommes surgissent des buissons, l'épée à la main. Le jeune Roland recule, terrifié, les deux catholiques armés s'apprêtent à la lutte. François s'arrête et, regardant bien en face ses agresseurs, leur parle comme à des enfants pris en faute.

Subjugués par sa parole, ils se jettent à ses genoux et lui demandent pardon.



**65** Arrivés à la forteresse, les compagnons de François racontent le fait. Le chef de la garnison veut détacher quatre de ses hommes de façon permanente pour accompagner le missionnaire. Celui-ci remercie mais refuse, en invoquant le caractère de sa mission. Au retour, le jeune Roland se croit obligé d'avertir la famille du prévôt. Naturellement, à Thorens on s'émeut, et le père, sans tarder, monte à cheval et part demander à l'Evêque le rappel immédiat de son fils.

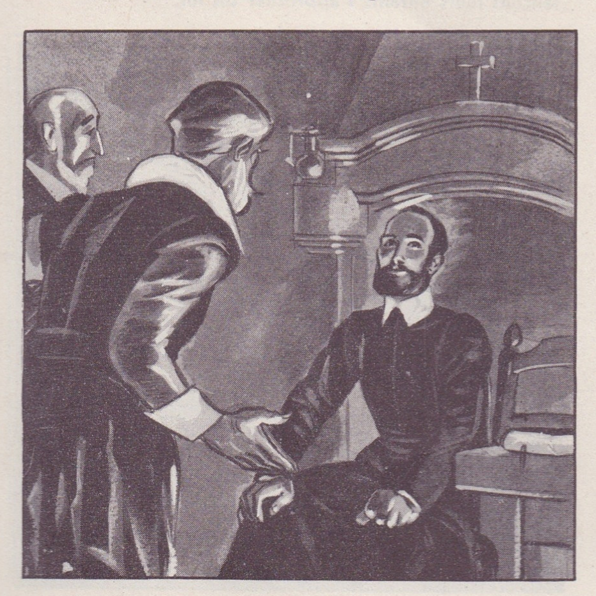
Monseigneur ne veut point prendre de décision lui-même : c'est à l'apôtre de juger.



**66** Voici déjà plus de sept mois - nous sommes en avril 1595 - que François est chaque jour sur la brèche ; il est à bout de forces, au point d'être obligé parfois de se coucher par terre dans la journée pour essayer de récupérer... La sagesse commande qu'il aille se reposer.

Mais pas question d'abandonner la mission ! Le courageux apôtre tient à le préciser ; car, bien qu'apparemment les résultats soient nuls, François a pleine confiance : l'heure du Seigneur viendra.

Aussi, consent-il à s'absenter provisoirement de Thonon.



**67** Malgré les insistances paternelles, François est de retour un mois plus tard. Il retrouve une ville plus hostile.

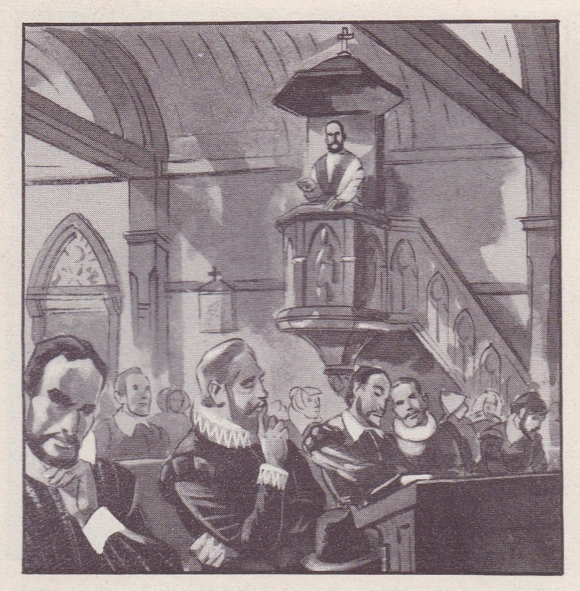
Ses ennemis ont profité de son absence pour lancer toutes sortes d'accusations contre lui. On le déclare magicien, sorcier, quelques-uns affirment même l'avoir vu dans une assemblée diabolique. Aussi ne parle-t-on que de tuer, de brûler le « papiste ».

L'apôtre ne s'en étonne pas. Il rassure ceux qui essaient de lui prêcher plus de prudence : « Mettez-vous à leur place, dit-il, ces gens se défendent comme ils peuvent... Prions Dieu pour eux et continuons de plus belle, donnons-leur sujet d'en dire encore davantage. »



**68** Pour le 2 juillet, tout le Chablais allait autrefois en pèlerinage à Notre-Dame-des-Voirons. Aujourd'hui, le sanctuaire est démoli, l'endroit abandonné. François décide cependant d'y aller seul pour reprendre et conserver la tradition ancienne.

Il est bien vite repéré et attaqué par un groupe d'exaltés. Apparemment, il ne peut pas leur échapper et personne ne saura ce qui s'est passé en plein bois. Ils se précipitent sur lui, mais miraculeusement il parvient à s'enfuir. François lui-même n'en croit pas ses yeux et en déduit simplement que Dieu ne l'a point jugé digne du martyre.



**69** Quinze jours plus tard - réponse de la Vierge sans doute - il a l'agréable surprise de trouver à son sermon, avec son petit troupeau fidèle de catholiques, un tout petit groupe de calvinistes.

Ils n'étaient que sept, et à la sortie de l'église ils ont été poursuivis, molestés. On a même parlé de les expatrier sans délai. Qu'importe ! L'apôtre pressent que d'autres, encouragés par leur exemple, vont suivre, et le soir même, tout joyeux, il écrit à son Evêque pour demander des collaborateurs.



**70** A plusieurs indices, il est facile de se rendre compte qu'une lente évolution se dessine.

Au début, le public croyait fermement tous les bruits que l'on faisait courir sur le « papiste ». Mais, après l'avoir vu pendant des mois aller avec bonté et persévérance vers les pauvres, les infirmes, répondre par des gentillesses à toutes les attaques dont il était l'objet, il ne peut plus le considérer comme un fanatique, il ne peut plus croire que sa religion soit si méprisable.

Signe caractéristique, de plus en plus les mamans laissent leurs enfants s'approcher de lui.



**71** Timidement, quelques portes s'entrouvrent et lorsqu'il parle dans la rue, on s'arrête, on commence à l'écouter volontiers. Aussi n'hésite-t-il plus à porter un grand coup.

Un jour de foire, en pleine place publique, il monte sur un escabeau et se met à prêcher. Acheteurs et vendeurs se taisent, abandonnent les étalages, se rapprochent de lui et durant deux heures l'écoutent attentivement. Il termine d'ailleurs en invitant les ministres [1] calvinistes à une discussion publique.

(1) Ou "pasteurs". A cette époque, on appelait plutôt "ministres" les pasteurs chargés des sermons.



**72** Mis au pied du mur, les pasteurs de Thonon veulent prendre des précautions. Sans tarder, ils réunissent leurs confrères du Chablais, du pays de Vaud, même ceux de Berne, pour fixer ensemble les points de doctrine à exposer et à défendre.

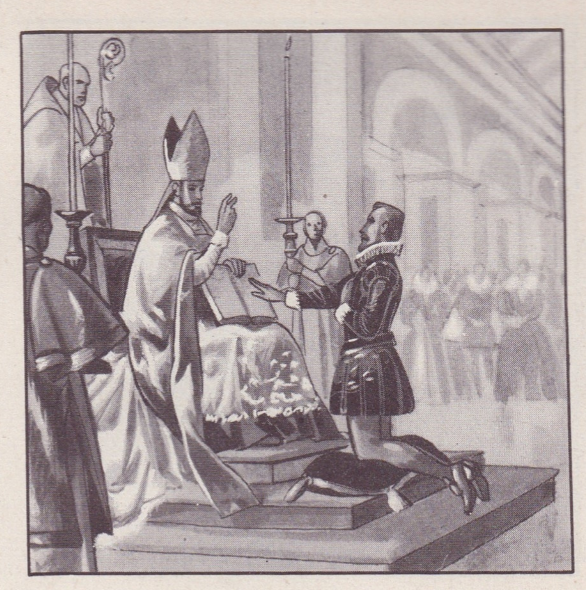
A cette réunion préparatoire, présidée par le baron d'Avully, notable de la ville, la discussion se prolonge et les pasteurs n'arrivent pas à se mettre d'accord. Ils préféreraient ne pas accepter la rencontre proposée, mais le baron, frappé par cette mésentente, les oblige à en fixer immédiatement le jour et le lieu.



**73** A l'heure dite, toute la ville de Thonon est assemblée. François est là ; les pasteurs sont absents.

L'heure passe, la foule s'agite. Enfin, le ministre de Thonon arrive et annonce que ses collègues du Chablais, de Vaud sont prêts à la discussion, mais ne veulent point commencer cette réunion contradictoire sans avoir le consentement de Son Altesse le duc de Savoie. Sans plus attendre, lui-même se retire.

La foule fait de même, non sans commentaires peu élogieux pour les pasteurs et leur religion.



**74** Une telle dérobade sème le doute chez les hommes droits. Le baron d'Avully qui occupe un des principaux postes de la ville et passe pour un homme très instruit, prépare une liste de questions qu'il envoie aux ministres de Berne et de Genève, les conjurant d'y répondre sérieusement et solidement ; sinon, lui et beaucoup d'autres se mettront du côté de François.

La réponse ne venant pas, il tient parole, et quelques semaines plus tard fait solennellement son abjuration.



**75** Il n'entend pas pour cela laisser les protestants tranquilles. Il décide d'aller les relancer à Genève même. François accepte de l'accompagner : il s'habille en gentilhomme, puisqu'il est interdit à un prêtre d'entrer dans la ville. Ils frappent à la porte du pasteur le plus en vue et lui proposent une discussion publique sur la place de la ville.

La foule entoure bien vite les deux antagonistes et pendant trois heures, objections et réponses se succèdent. La supériorité de François est très nette. En désespoir de cause, son adversaire cherche à s'esquiver. Il rompt lui-même la discussion simulant la colère.



**76** Pour sauver la face et faire croire à une riposte terrible, les pasteurs chargent des personnes d'assister aux sermons du missionnaire, de tout prendre fidèlement par écrit et de leur transmettre le texte pour examen.

Au début, le peuple voit là un désir sérieux de rétorquer les dires de l'apôtre, mais comme rien ne vient, en dehors des insultes ou de fausses rumeurs sans fondement, il porte de plus en plus attention aux discours solidement bâtis et dépourvus de mots blessants ou injurieux du « papiste », qui nomme les ministres ses « frères séparés ».



**77** Des villages entiers demandent à revenir à la foi catholique et réclament un curé. François va pouvoir récolter les fruits de son apostolat.

Mais le prince Charles-Emmanuel le convoque à Turin. Il part à cheval, gravit le Grand-Saint-Bernard à travers la neige et la tourmente. Son fidèle serviteur, Roland, le prie de revenir en arrière. L'apôtre, pressé, poursuit malgré tout, parvient à Turin, voit le prince et reprend la route immédiatement.

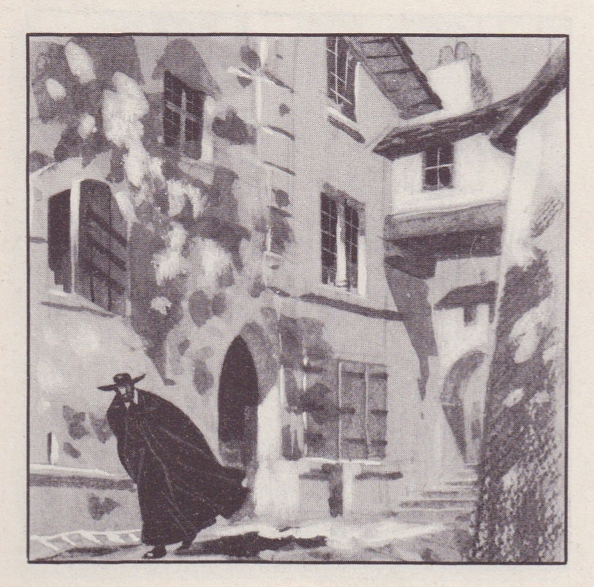
Il tient absolument à être à Thonon pour Noël, car il a décidé de célébrer ce jour-là la messe dans la grande église de la ville.



**78** Dès son retour, il commence les démarches et parvient à obtenir des syndics la permission d'ériger un autel en bois à la place de l'autel de pierre démoli depuis soixante ans.

Quand les ouvriers se présentent à l'église pour exécuter le travail, ils se heurtent à une bande de voyous armés de pieux et de bâtons. Des catholiques alertés accourent en renfort. Ils vont en venir aux mains, lorsque François arrive et, calmement, comme s'il ne s'apercevait de rien, entre dans l'église et y fait pénétrer les ouvriers.

En la nuit de Noël 1595, il célèbre la messe devant sept cents personnes.



**79** Sans tenir compte des réactions plus ou moins violentes des calvinistes qui veulent garder la propriété totale des lieux et saisissent toutes les occasions de l'intimider, François continue à célébrer les jours suivants.

Un matin, il est assailli par une troupe de gens : il est arrêté, mais ses attaquants ne s'entendent pas sur le sort à lui faire subir : les uns veulent l'emmener en prison, les autres le lapider sur place. Ils discutent avec tant d'ardeur que leur prisonnier peut s'échapper sans qu'ils s'en aperçoivent et disparaître près de là par une porte restée providentiellement ouverte.



**80** Les aides demandés arrivent enfin : deux capucins, les Pères de Beaume et Chérubin, et un jésuite : le Père Saunier.

Le prévôt décide alors de frapper les esprits par une grande cérémonie publique, affirmant la Présence Réelle du Christ dans l'Eucharistie, niée par les protestants.

Comme lieu, il choisit la ville d'Annemasse, en territoire catholique, mais toute proche de Genève et de Thonon.

Toutes les paroisses de Savoie seront invitées à y envoyer des délégations. Les fêtes dureront trois jours : les 7, 8 et 9 septembre 1597.



**81** Les nouveaux missionnaires s'affairent aux préparatifs. Les Chefs de Genève s'inquiètent. Pour empêcher les habitants de leur ville de se déplacer, ils font occuper les chemins par plusieurs compagnies de soldats. Dès le samedi, de six à douze lieues à la ronde, des groupes plus ou moins importants de pèlerins se mettent en route ; d'Annecy viennent les pénitents de la Sainte-Croix, vêtus de sacs et la plupart pieds nus : de Thonon arrive une procession de plus de cinq cents personnes, sous la conduite de François.



**82** Pendant les trois jours, les différents groupes se succèdent devant le Saint Sacrement exposé et prennent part à diverses cérémonies : messe pontificale, procession du Saint Sacrement, transport et érection d'une imposante croix de bois sur la route de Genève, pour remplacer celle détruite par les calvinistes, puis, pour finir, représentation en plein air, composée spécialement à cette intention.

Le dernier jour, plus de trente mille personnes se trouvent ainsi réunies, chantant leur foi en l'Eucharistie et en l'Eglise catholique.



**83** Les ministres, gênés, s'efforcent de minimiser l'importance de la manifestation, mais ils se heurtent aux témoignages de témoins oculaires.

A Genève même, plusieurs personnes ont osé enfreindre l'interdiction de leurs pasteurs et tromper la surveillance des soldats ; pour les obliger à se taire, on les fait rechercher ; celles qui sont arrêtées sont condamnées sévèrement : les unes passent trois jours en prison, au pain et à l'eau, et d'autres doivent quitter la ville pour toujours.

De telles mesures de répression, vite connues, ne font que marquer davantage le désarroi des Chefs de Genève.



**84** Dans le Chablais où la liberté est un peu plus grande, les catholiques restés fidèles relèvent la tête ; les autres se prennent à douter de leurs pasteurs : ces derniers ne leur avaient-ils pas annoncé la fin de l'Eglise romaine, de cette Eglise qui vient de manifester au contraire une telle vitalité ?...

L'heure de la moisson approche.

De retour à Thonon, François répartit les tâches ; il confie à ses missionnaires la ville de Thonon et les villages des alentours où les demandes de conversion sont nombreuses. Il se réserve pour lui les villages éloignés de la montagne où tout le travail reste à faire.



**85** Chez les montagnards, en effet, sa réputation de sorcier reste encore bien vivante ; il peut s'en rendre compte chaque jour. Les maisons ne s'ouvrent pas facilement. Il doit souvent, après de multiples démarches, se contenter pour toute nourriture de pain de son cuit pour les chiens et d'un peu de fromage mou. Il n'y a rien d'étonnant à cela. Les échos de la manifestation d'Annemasse ne sont pas venus jusqu'à ces hautes vallées. Il faudrait refaire semblables cérémonies beaucoup plus près.

Décision est vite prise : on en fera une à Thonon même.



**86** Avec Monseigneur l'Evêque, les missionnaires invitent un Cardinal et le duc de Savoie. Tous deux acceptent, mais à la dernière minute on apprend qu'ils ne peuvent arriver pour les dates prévues.

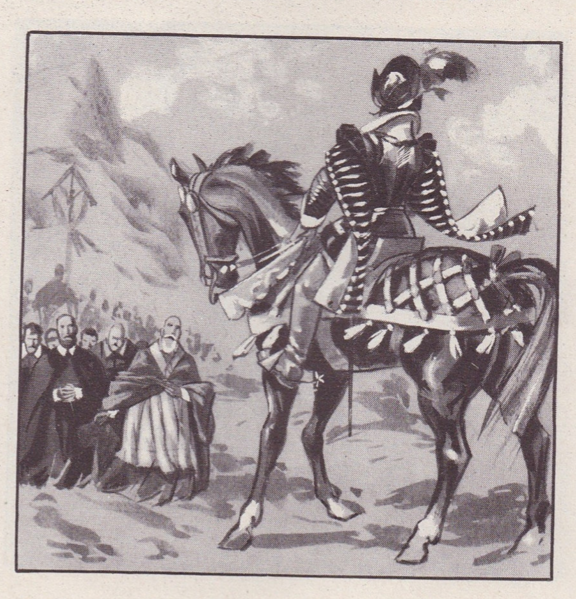
Les cérémonies commencent malgré cela, le 1er octobre 1598, et elles se déroulent suivant le rite solennel adopté à Annemasse.

Les calvinistes de Thonon se tiennent cois et rien ne laisse apparaître un esprit d'hostilité ou de lutte.



**87** François apprend que l'enfant d'une famille calviniste est mort sans baptême et que la maman en est inconsolable. Il va la voir, lui parle peu à peu de la Sainte Vierge à la prière de laquelle le Seigneur peut faire un miracle.

Agenouillé près de l'enfant mort, il suggère à la maman des invocations à Marie, Consolatrice des affligés. L'enfant revient à la vie, peut être baptisé, et toute la famille se convertit. Ce fait renforce encore l'atmosphère de paix bienveillante.

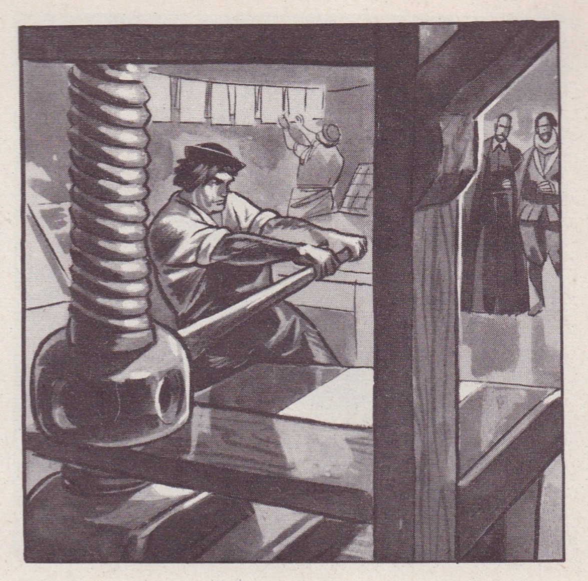


**88** Or, voici qu'un messager du duc arrive et annonce que son souverain profitera de son passage pour juger les notables de la ville qui ont favorisé l'installation du calvinisme dans la région.

C'est la consternation des deux côtés.

Après divers conciliabules, un étrange cortège se forme. En tête, Monseigneur Granier et François de Sales ; derrière, les notables incriminés. Ils vont au-devant du duc, et dès qu'ils le joignent c'est l'Evêque et son prévôt qui demandent, à genoux, et obtiennent grâce pour leurs « frères séparés ».





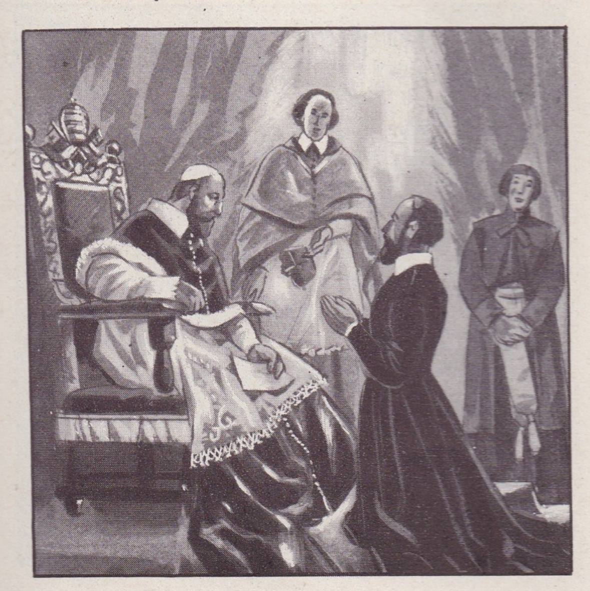
**89** La nouvelle est vite connue. Aussi est-ce dans un climat de joie et d'enthousiasme extraordinaire que sont accueillis le prince et le légat, et que reprennent les cérémonies.

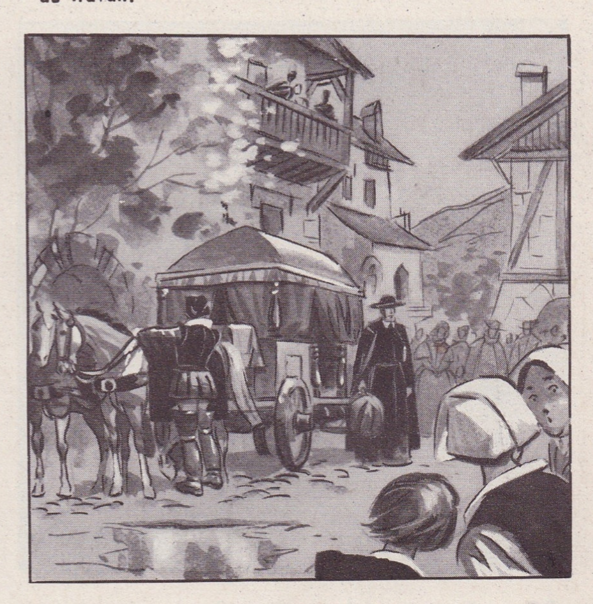
Les séances d'abjuration se succèdent à un rythme accéléré ; les secrétaires prévus pour rédiger les actes sont débordés et doivent se borner à en établir un seul par famille.

Les manifestations prennent fin par l'érection d'une croix au milieu de la ville. Symbole expressif : après quatre ans d'efforts et de luttes, le Chablais redevient terre catholique.

**90** Le duc est heureux de ce succès et il accorde volontiers permission et crédit pour la réalisation des projets que lui soumet François de Sales : installation d'une imprimerie catholique pour éditer et diffuser la bonne doctrine ; construction d'une grande maison d'accueil pour les convertis chassés de leur village ou de leur famille ; ouverture d'une banque populaire qui prêtera à ces derniers de petites sommes sans gage et à très faible intérêt...

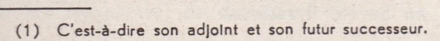
L'apôtre voit grand et il est impatient de se remettre au travail.





**91** Mais les projets de Monseigneur Granier diffèrent sensiblement. L'Evêque pense que, l'élan étant donné, les missionnaires pourront assurer seuls le travail dans le Chablais. Le prévôt serait plus utile près de lui. Il veut en faire son coadjuteur [1].

Pressentant un refus poli s'il parlait lui-même de son projet, Monseigneur envoie François à Rome pour régler diverses questions pendantes. Là, il fait présenter sa demande par le Pape. François n'ose pas refuser. Ce n'est pas sans émotion qu'il accepte ainsi de mettre fin à sa vie missionnaire en Chablais.



(1) C'est-à-dire son adjoint et son futur successeur.

**92** La nouvelle de son acceptation est vite connue à Annecy où toute la ville se réjouit.

Dès l'annonce de son retour, on se porte en foule à sa rencontre. On veut acclamer le nouvel Evêque.

Déception ! François se présente comme à son départ, vêtu de noir, sans aucune marque extérieure de sa dignité. Monseigneur Granier voudrait au moins fixer sans tarder la date de la consécration épiscopale, mais il doit céder à la prière suppliante qui lui est faite : François accepte immédiatement la charge de coadjuteur, mais veut vivre le plus longtemps possible en simple prêtre.



**93** Il s'échappe à peine quelques heures pour rendre visite à ses parents : sa maman, aveugle, son père, très fatigué. Monsieur de Boisy, en effet, approche de sa quatre-vingtième année et sa santé décline.

On devine sa joie à la vue de ce fils pour lequel il avait fait tant d'autres rêves. La réalité dépasse ses espérances.

Quelques semaines plus tard, le 5 avril 1601, alors que François s'apprêtera à prêcher en la cathédrale, il apprendra la mort de son père. Il montera en chaire, prononcera son sermon et, à la fin seulement, invitera ses auditeurs à prier pour le cher défunt.



**94** Ce retour et cette promotion de François inquiètent les dirigeants genevois. Enhardi par le succès de sa mission au Chablais, ne va-t-il pas tenter de convertir les autres parties de son diocèse ?

Ils ne craignent rien pour le canton de Genève où ils sont tout-puissants, mais il n'en est pas de même pour le pays de Gex. Heureusement, au traité de Lyon (1601), le duc de Savoie vient d'être obligé d'abandonner ce territoire au roi de France. Or, Henri IV est leur allié. Vite, ils dépêchent des émissaires à la Cour de France.

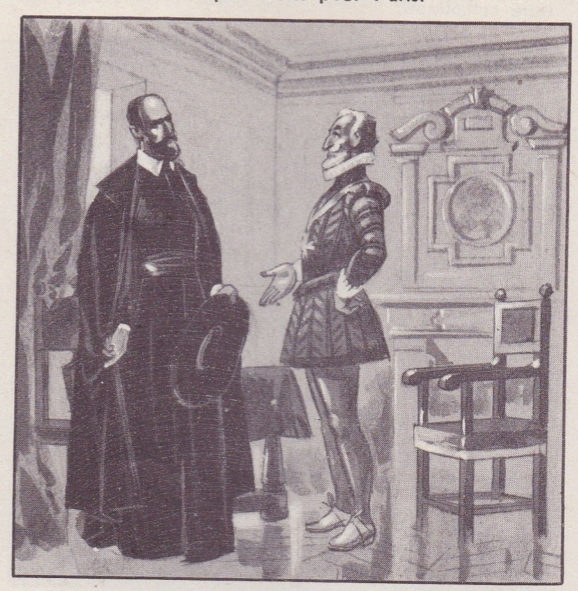
François l'apprend. Avec l'assentiment de Monseigneur Granier, il part aussi pour Paris.



**95** Son séjour dans cette ville devait durer six mois.

Heureusement, les activités apostoliques ne lui manquent pas. Il est invité à remplacer au pied levé le prédicateur du Carême en la chapelle de la reine. A sa parole, nombre de protestants se convertissent, bien qu'il ne parle jamais de Luther ou de Calvin : « Qui prêche avec amour, dit-il, prêche assez contre les hérétiques, même s'il ne dit un seul mot d'eux. »

A la fin du Carême, on lui offre une bourse remplie d'écus d'or. Il la repousse : « Je donne gratuitement ce que Dieu m'a donné de même. »



**96** La renommée de ce prédicateur originaire de la province parvient jusqu'au roi Henri IV qui lui fait demander de venir prêcher dans la chapelle royale.

Après le sermon, ils s'entretiennent tous les deux : le roi, qui a vivement goûté le charme de la prédication, cherche à le retenir et lui offre la place de coadjuteur de l'Archevêque de Paris ; François fait la sourde oreille aux propositions royales. Il est de Savoie ; en Savoie il restera.

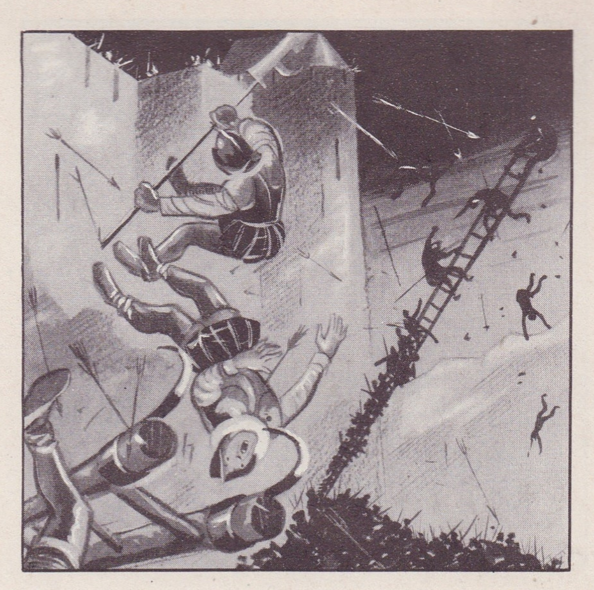


**97** Sa mission remplie, il lui faut rentrer en toute hâte, car Monseigneur Granier est mort en l'absence de son coadjuteur.

Après vingt jours de retraite près de sa mère, au château de Sales, François reçoit la consécration épiscopale, le 8 décembre 1602, dans l'église paroissiale de Thorens, où trente-cinq ans plus tôt il a été baptisé.

Il est fait Evêque et prince de Genève.

Mais, malheureusement, il ne peut rejoindre ni sa ville épiscopale, ni sa cathédrale. Il lui faut, en attendant, rejoindre Annecy, la ville de refuge : il y fait son entrée solennelle le 14 décembre.



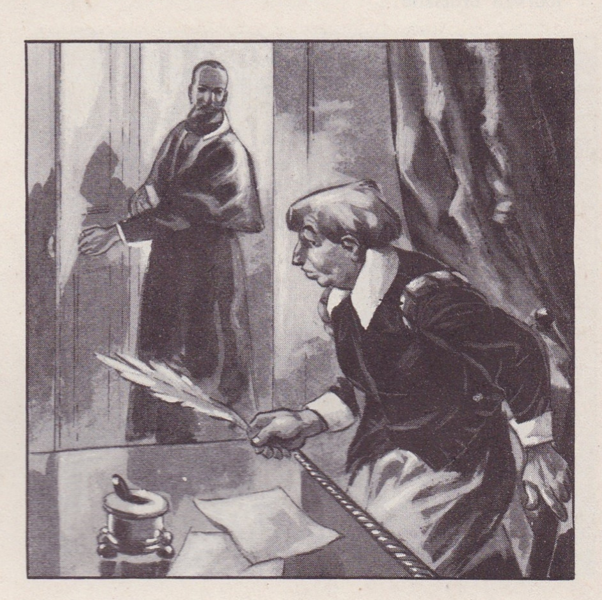
**98** Le duc de Savoie qui vient de signer un traité avec la France veut prendre sa revanche contre Genève.

Discrètement, il a amené son armée non loin de la ville et, en pleine nuit, le 21 décembre, il envoie une avant-garde dresser des échelles contre les murs de l'enceinte. Mais l'alerte est donnée, et avant qu'intervienne le gros de l'armée les échelles sont renversées et l'avant-garde décimée. Le duc est contraint d'abandonner son projet. Les Genevois chantent victoire, tandis que François doit s'installer, pour longtemps sans doute, dans la ville d'Annecy.



**99** Il n'a pas de palais épiscopal, mais il se réjouit d'être ainsi obligé de loger dans un simple hôtel particulier. Point de tentures, point de luxe ; la maison de l'Evêque, selon lui, doit être la maison modèle du diocèse ; avant tout doivent y régner la simplicité, la bonne entente, la charité.

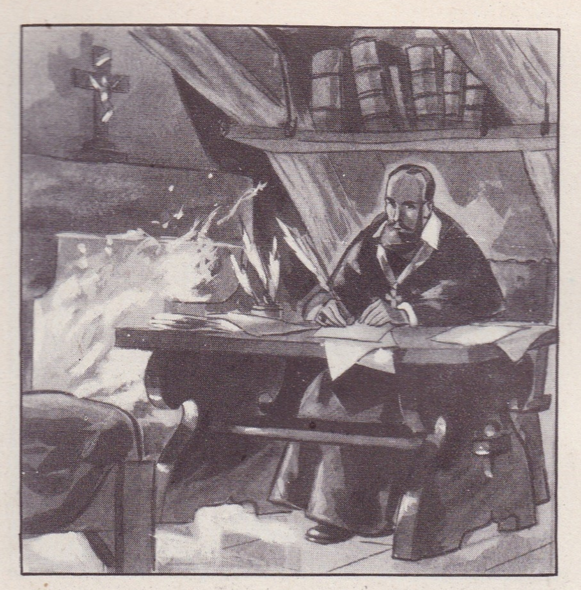
Il interdit à ses domestiques de porter habits de soie, plumes au chapeau, ce qui est cependant la coutume pour les serviteurs de grande maison. « Je voudrais qu'ils soient toujours les mieux habillés, mais les moins pourpreux et affectés, qu'ils soient parés de grâce, de bienséance, de dignité ».



**100** Ses serviteurs, il les a choisis avec soin et les traite comme s'ils étaient de sa famille. Il cherche à leur faciliter la tâche. Il partage leurs soucis, spirituels et autres.

Un jour, entrant à l'improviste dans une salle où écrit l'un d'entre eux, il le voit rougir. Il s'approche et se fait montrer la lettre commencée. C'est une demande en mariage, très mal composée.

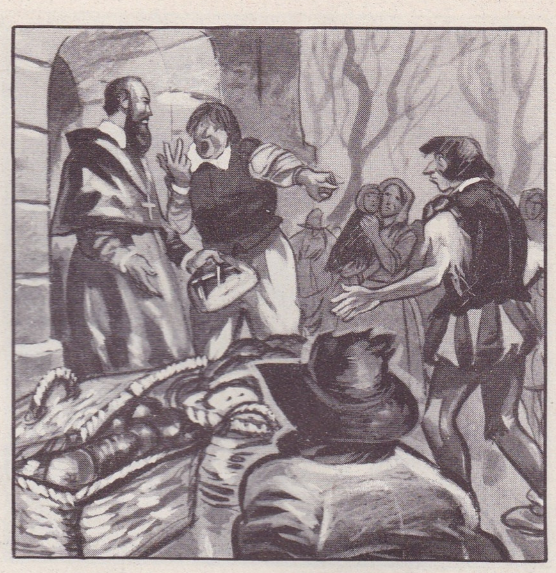
Le bon Evêque s'assied, rédige tranquillement une nouvelle lettre, bien mieux tournée, et il la donne à recopier au garçon en lui disant : « Tu verras ! Comme cela, ce sera bien mieux. »



**101** Monseigneur s'est réservé sous les toits une petite cellule qui lui sert à la fois de chambre et de cabinet d'étude. Là, il commence sa journée de très bonne heure. Pour ne point déranger le valet de chambre, il allume lui-même le feu si besoin est.

Dans le calme, il prie une heure durant environ, puis il fait sa correspondance. Les lettres sont nombreuses, qui réclament les ordres et les décisions du chef du diocèse ou qui s'adressent au directeur de conscience. Il écrit lui-même les réponses : vingt à vingt-cinq lettres par jour souvent, et certaines ont plusieurs pages.

A 9 heures, il célèbre la messe, puis commence la journée officielle.



**102** Les premiers reçus sont les pauvres. Bien vite, ils ont appris que la maison leur est ouverte : Monseigneur procède lui-même à la distribution d'argent, de pain, de légumes.

Un des domestiques s'aperçoit que certains n'hésitent pas à se présenter deux jours de suite : il veut renvoyer les coupables.

« Qu'ont-ils fait ? » demande Monseigneur.

« Ils étaient déjà là hier.

- Mais l'aumône d'hier ne sert de rien aujourd'hui ; il faut manger tous les jours. »

Et l'Evêque continue sa distribution indistinctement à qui tend la main.

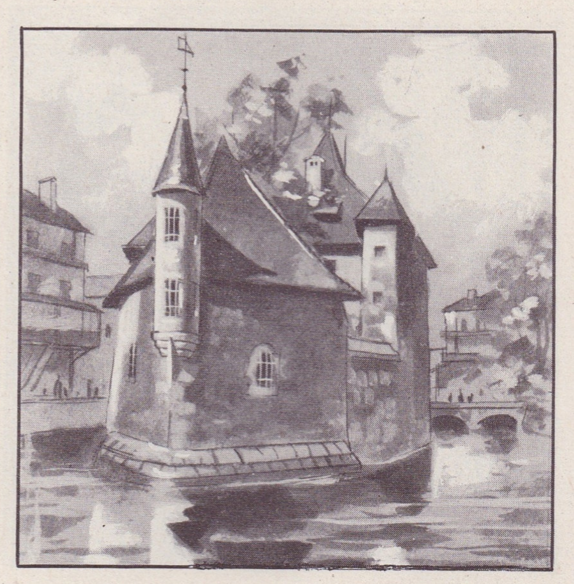


**103** C'est ensuite l'heure des réceptions dans le grand salon. Les domestiques ont consigne de ne jamais renvoyer un visiteur, ou, dans le cas de nécessité, de le faire si affablement qu'il n'ait aucune appréhension à revenir.

Un jour, une servante demande à voir Monseigneur, alors qu'il va se mettre à table avec un de ses cousins. François s'absente un peu longuement :

« Avec votre manière de faire, s'exclame le cousin énervé, vous feriez impatienter tout le monde.

- Que non pas, répond François calmement ; elle et moi sommes bien du monde, et ni elle ni moi ne nous sommes impatientés. »



**104** L'après-midi, si personne ne l'attend au salon, il fait une promenade. Il va seul vers la maison d'un malade ou la masure d'un pauvre ; il prend souvent, non loin de l'Evêché, le petit pont qui le conduit au Palais de l'Isle. Là est la prison, et Monseigneur tient à rendre visite à ses diocésains qui ne peuvent venir à lui.

Il les exhorte tant et si bien que nombre de condamnés à mort le supplient de ne pas les abandonner au moment terrible ; et chaque fois que cela est possible, François se fait un devoir de les assister à leur dernière heure.



**105** Au retour, il passe à la cathédrale où l'attendent régulièrement de nombreux pénitents.

Parfois, la station au confessionnal se prolonge démesurément ; il ne s'en plaint pas. N'a-t-il pas recommandé à ses prêtres de lui envoyer les miséreux, les malades répugnants ?

« Ailleurs, peut-être, on les rebuterait, alors qu'ils sont à gâter plus que tous autres ; ils sont les privilégiés du Seigneur. »

Pour être plus à leur portée, il a fait transporter son confessionnal tout près de la porte d'entrée.



**106** Dans ses allées et venues, il est poursuivi par des troupes d'enfants. Sa haute taille et sa soutane violette ne les effraient point.

Dès qu'ils l'aperçoivent, ils accourent à lui pour obtenir caresses et bénédictions, pour l'écouter parler du Bon Dieu. Et lui s'attarde volontiers avec eux, malgré la pensée du travail qui l'attend à son bureau.

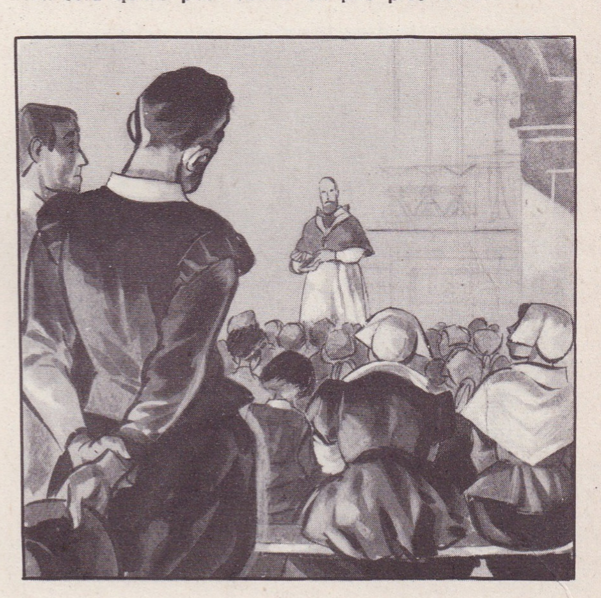
Qu'importe : il est heureux, les enfants aussi ; il en sera quitte pour veiller un peu plus tard.




**107** Frappé à la fois par leur profonde ignorance religieuse et leur avidité de connaître, il n'hésite pas, lui l'Evêque, à entreprendre des cours réguliers de catéchisme. Il y consacre ses matinées du dimanche.

Un peu avant l'heure de la réunion, un jeune homme parcourt la ville, habillé d'une jolie casaque bleue, portant en lettres d'or le nom de « Jésus ». Il agite une sonnette et clame fort : « Venez à la doctrine chrétienne, on vous enseignera le chemin du paradis. »

Les enfants accourent et Monseigneur reste avec eux deux longues heures.



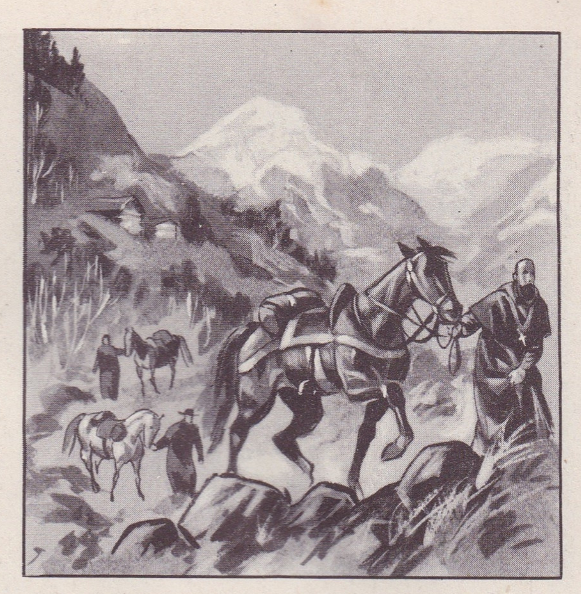
**108** La foule des auditeurs devient telle qu'il faut les séparer en plusieurs groupes. Avec les enfants, déjà très nombreux, viennent en effet des parents, tant pour s'instruire que pour jouir du spectacle de leur bon Evêque au milieu de leurs enfants.

Celui-ci fait passer dans toutes leurs âmes un peu de son amour de Dieu et de son zèle apostolique. Chaque semaine, il lance avec eux à travers la ville entière des campagnes pour une plus grande charité, une plus grande loyauté...



**109** Peu à peu, il a formé des prêtres et des laïcs pour l'aider dans son ministère. Il leur laisse alors la responsabilité des réunions régulières et prend lui-même en charge les enfants plus difficiles et les plus déshérités.

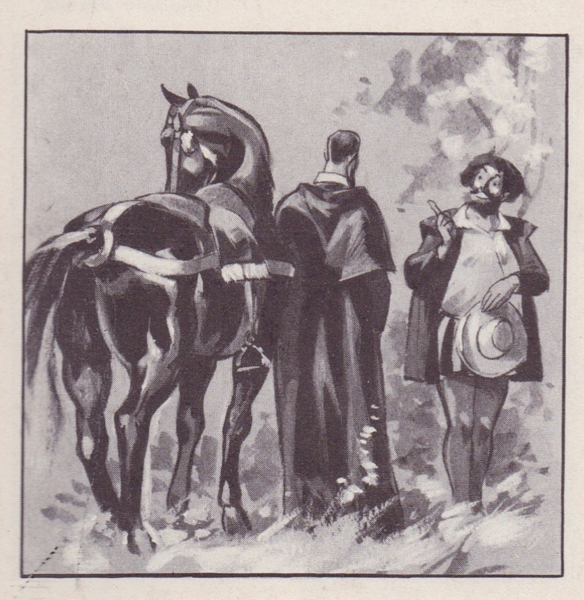
Il s'intéresse ainsi particulièrement à un sourd-muet de naissance âgé de vingt-cinq ans, abandonné par sa famille et méprisé par son entourage. Patiemment, il l'instruit par signes et parvient à le préparer à la Communion. Celui-ci s'est tellement attaché à son dévoué catéchiste que le prélat, touché, le prend définitivement à son service.



**110** Son activité dans la ville d'Annecy ne lui fait point oublier le reste du diocèse.

Il visite l'une après l'autre chacune des paroisses. Il va à cheval, lentement, suivi ou précédé de son secrétaire et d'un prêtre. Souvent, les routes étant mauvaises, il faut descendre de monture et faire une grande partie du chemin à pied.

Partout, il est accueilli chaleureusement et son passage est une véritable mission : il prêche, il catéchise, il confesse, il donne la Confirmation, il réconcilie les ennemis ; il exorcise aussi, car dans certaines vallées il y a beaucoup de superstitions et même des cas de possession.



**111** Pour être plus à la portée des gens, il emploie leur patois. Les gens sont à l'aise avec lui. Ils exposent leurs besoins, leurs désirs, et l'Evêque répond paternellement, donnant encouragements ou leçons.

Avec un brave homme qui se vante de prier très bien, sans distraction, l'Evêque un peu incrédule fait un pari : « Essaie donc de dire le Notre Père sans distraction, et je te donne mon cheval. » Le paysan commence la prière, puis s'arrête brusquement : « Vous me donnerez aussi la selle ? »

Le prélat se met à rire et le vantard ne sait comment cacher sa confusion !

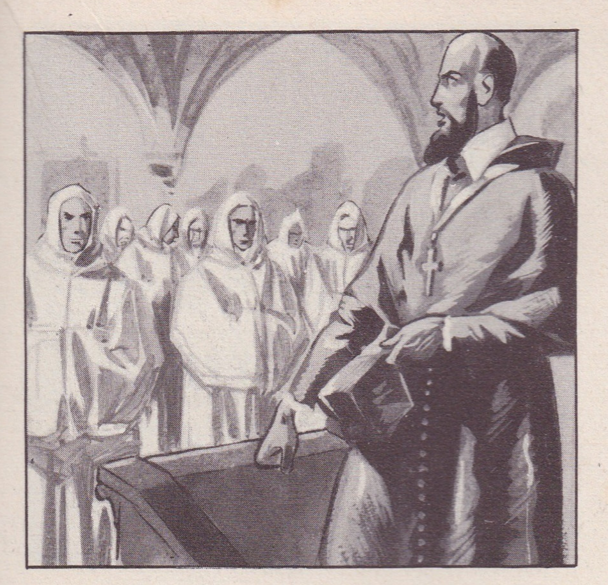


**112** Un homme en colère s'en prend à lui et vomit mille injures et paroles indignes. François écoute en silence ; finalement l'homme, dérouté par le calme de l'Evêque, se tait et s'en va.

On s'étonne : « Monseigneur, il semble que vous eussiez dû faire correction à cet insolent.

- Voyez-vous, répond-il, j'ai fait un traité avec moi-même de ne jamais parler quand je me sens en colère. » Et il ajoute que Dieu saura bien se charger de la correction nécessaire.

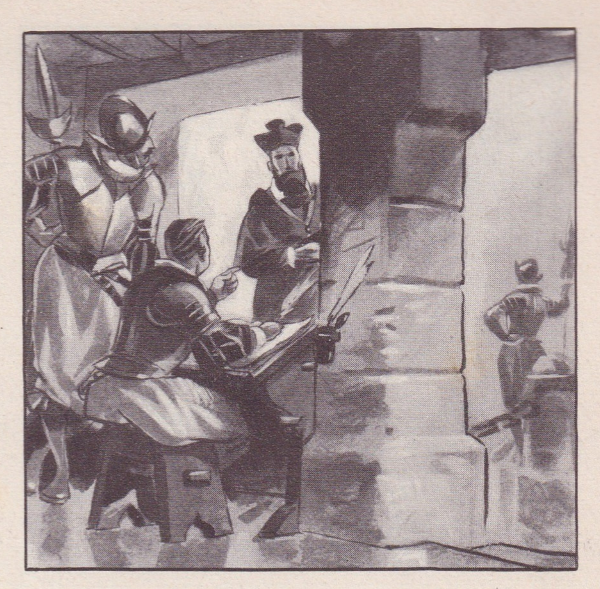
En effet, une heure plus tard, l'énergumène, tout repentant, venait implorer à genoux le pardon de Monseigneur.



**113** La douceur n'exclut ni la force, ni la fermeté.

A l'abbaye de Talloires, le prélat constate un grand relâchement. Il reprend paternellement, exhorte les religieux à revenir à l'antique ferveur, et leur donne un nouveau prieur. Mais, à peine a-t-il quitté le couvent que ce prieur est déposé et contraint de se réfugier dans le village voisin.

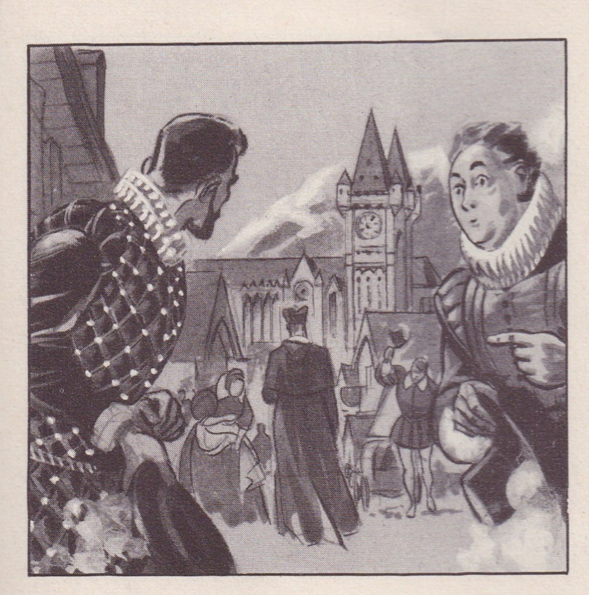
François revient alors et somme les opposants ou de se soumettre, ou de vider les lieux immédiatement ; sinon, il les fera expulser de force... Heureusement, il n'a pas à employer ce dernier moyen.



**114** Sa prudence proverbiale n'est pas, elle aussi, sans pointe d'audace.

En route pour le pays de Gex, il ne peut point traverser le Rhône en bateau comme il le pensait, le fleuve étant alors en crue. Il lui faut ou revenir en arrière, ou passer par Genève. Malgré le risque d'être reconnu et arrêté, il choisit de passer par Genève.

On lui suggère au moins de quitter sa soutane violette. Il refuse et lorsque le poste de garde lui demande son identité, il répond tranquillement : « L'Evêque du diocèse. » Sans réfléchir, les gardes écrivent ce nom sur le registre et le laissent passer avec sa suite.



**115** L'Evêque peut traverser toute la ville en grande tenue, et la population, surprise ou étonnée par tant d'audace, le salue poliment. Quand elle se ressaisit, il est trop tard : François a déjà franchi l'enceinte.

Vite, ordre est transmis aux protestants du pays de Gex de le suivre partout pour l'empêcher de parler ou pour épier ses paroles et ses gestes et essayer d'en donner une interprétation tendancieuse. Il faut à tout prix de lui faire payer cette audace.

Des exaltés comprennent si bien qu'ils tentent même de l'empoisonner. L'Evêque, averti à temps, peut heureusement prendre du contrepoison.



**116** De Gex, il se dirige vers Thonon. C'est la première fois qu'il y vient depuis son sacre. Il est reçu en grande pompe.

Quel changement depuis quelques années ! Il y a douze ans, dans les soixante-quatre paroisses du Chablais, il y avait à peine cent catholiques. Aujourd'hui, on n'y voit plus cent hérétiques.

Pendant une cérémonie en plein air, une tempête violente survient, avec grêle, éclairs, tonnerre. Des Genevois de passage se moquent : « Voyez comme Dieu punit ses papistes ! » Monseigneur les reprend : « Vous vous trompez, c'est le démon qui est en colère. »

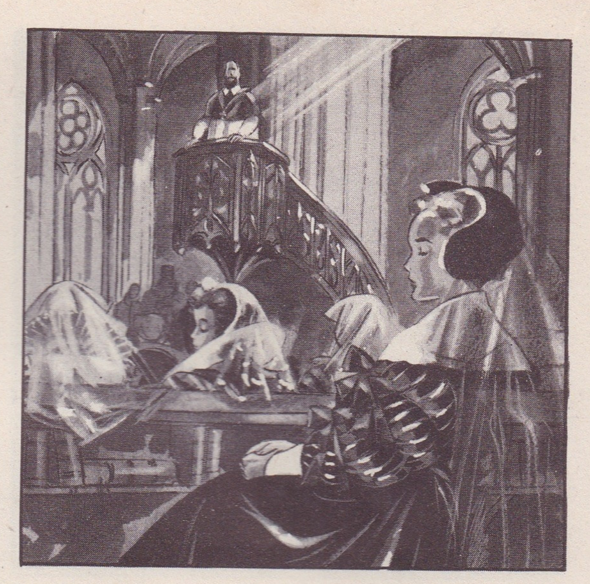
Il prononce un exorcisme et, au moment même, la tempête est apaisée.



**117** Ses courses pastorales et les visites qu'il reçoit occupent suffisamment son temps. Il doit cependant accepter, en 1604, de prêcher le Carême dans la ville de Dijon et se retire au château de Sales pour préparer ses prédications.

Lors d'une visite à la chapelle, il tombe en extase et aperçoit, dans une première vision, trois dames, dont l'une habillée en veuve, se consacrant à Dieu sous sa conduite ; puis dans une seconde, un arbre dont les branches s'allongent par-dessus les montagnes.

Serait-il le futur fondateur d'une congrégation de religieuses qui rayonnerait sur toute la terre ? Il n'y a pas songé jusqu'alors.



**118** Il part pour Dijon et commence ses prédications.

Or, voici que dès le troisième jour, il reconnaît dans l'assistance la jeune femme aperçue en vision. Il se renseigne : la jeune femme est la propre sœur de l'Archevêque de Bourges, Monseigneur Frémyot, et son mari, Monsieur de Chantal, a été tué accidentellement dans une partie de chasse. Ordinairement, elle vit dans un château des environs, toute occupée par l'éducation de ses quatre enfants et la direction du domaine paternel.

Elle est venue à Dijon sur l'invitation de son père, Président du Parlement, qui lui a vanté les mérites du prédicateur.



**119** Madame de Chantal a reconnu de son côté en cet Evêque de Savoie le directeur de conscience que depuis longtemps elle demandait à Dieu.

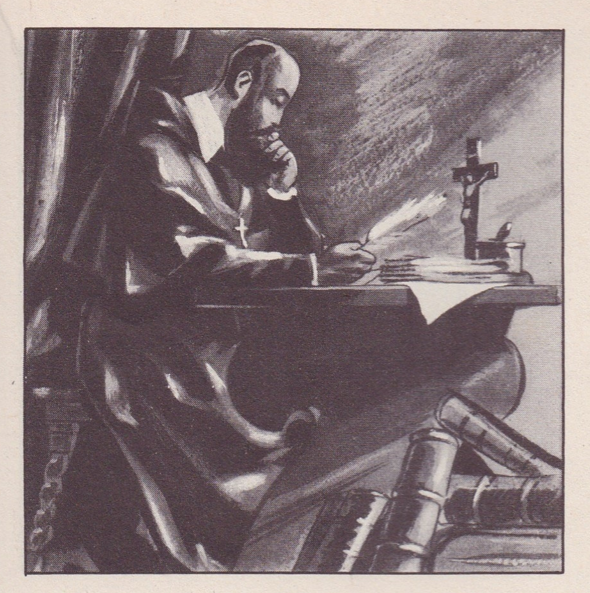
L'un et l'autre peuvent faire plus ample connaissance autour de la table du Président Frémyot où François a été invité. En son honneur, Madame de Chantal a fait quelque frais de toilette. L'Evêque lui demande à brûle-pourpoint si elle a le dessein de se remarier, et comme elle se récrie : « Il faudrait alors, dit-il, mettre bas l'enseigne », en désignant certains ornements superflus.

Le lendemain, tout avait disparu.



**120** Le Carême terminé, les échevins de la ville veulent offrir au prédicateur un service de vaisselle en argent doré, ainsi qu'une bague ornée d'un beau saphir. François les remercie gentiment, mais refuse le cadeau : il ne vend point la Parole de Dieu, il la donne et distribue joyeusement.

Tout un cortège accompagne jusqu'à Beaune celui que beaucoup vénèrent déjà comme un saint. Madame de Chantal rejoint son château. Il est simplement décidé entre elle et Monseigneur de Genève qu'elle lui écrira de temps à autre pour lui demander des conseils, et qu'elle suivra fidèlement ses directives.



**121** De retour dans son diocèse, François se remet au travail.

Pour consacrer plus de temps aux visites de plus en plus nombreuses et ne point sacrifier cependant les correspondants éloignés qui lui écrivent, il commence à rédiger de petits traités qu'il fait recopier et envoyer à plusieurs à la fois. On se les passe avidement et, sur les instances d'amis, il réunit ces divers traités, les complète et c'est « L'INTRODUCTION A LA VIE DÉVOTE », le plus grand succès de librairie du temps. Il est très vite traduit en de nombreuses langues.




**122** Ce qui attire, dans ce livre, c'est non seulement le style simple et clair, mais c'est surtout son sujet : la sainteté mise à la portée de tous.

« Le monde diffame tant qu'il peut la sainte dévotion... Or, la dévotion est la reine des vertus ; c'est la perfection de la charité... Elle est convenable à toutes sortes de vocations et de professions... Mais elle doit être différemment exercée par l'artisan, le valet, le prince, la veuve... »

Et dans son livre, François apprend aux uns et aux autres comment acquérir cette vraie dévotion qui rend aimable : « Tout faire par amour ».



**123** Ce premier livre n'est qu'une introduction et, dès sa mise au point définitive, François en rédige un autre plus profond, plus savant, pour les âmes avancées dans l'amitié divine : « LE TRAITÉ DE L'AMOUR DE DIEU ».

Ces livres font beaucoup parler de lui et cela le contrarie. Le roi de France renouvelle ses tentatives de l'attirer dans la capitale : « Un pauvre Evêché ne mérite pas un si grand prélat. » Le Souverain Pontife pense lui conférer le cardinalat. François fait prier pour que le Seigneur le laisse toujours simple Evêque de Genève.



**124** Sa réputation est telle que certains cherchent à l'imiter.

Son voisin, Monseigneur Camus, tout jeune Evêque de Belley, essaie de le copier dans ses prédications. Il le fait servilement sans doute, et avec plus ou moins de succès. François le reprend gentimenf :

« On me dit qu'il vous a pris le désir de contrefaire l'Evêque de Genève en prêchant.

- Est-ce un si mauvais exemple ?

- Non, à la vérité, mais vous m'imitez mal : vous gâchez l'Evêque de Belley et vous ne reproduisez point l'Evêque de Genève. »





**125** Depuis Dijon, il rêve souvent d'une congrégation où les femmes de santé délicate, les malades mêmes, pourraient être admises et où, religieuses, elles s'adonneraient à la prière et à la visite des malades. Mais ce sont là deux innovations pour son temps. Comment seraient-elles accueillies ? On ne voit que des congrégations à règle stricte, sévère, et aucune religieuse ne sort de son couvent.

Un jour, une humble servante se présente à son confessionnal et lui confie son désir d'entrer en religion :

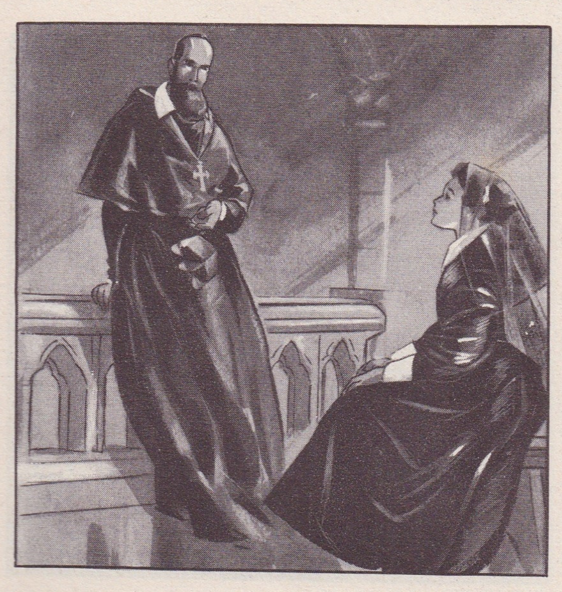
« Dans quelle congrégation ? » lui demande l'Evêque.

« Dans celle que vous établirez, Monseigneur. »

**126** Madame de Chantal est toujours en Bourgogne. Monseigneur s'était borné jusqu'ici à lui prodiguer d'excellents conseils.

Elle avait coutume, par exemple, de se lever tôt pour faire oraison, et sa femme de chambre devait la réveiller à cinq heures. « Levez-vous seule, lui écrit l'Evêque, il vous sera plus facile de prier dans la solitude et le recueillement. »

Les domestiques ont remarqué un changement notable. « Le premier conducteur de Madame, disent-ils, ne la faisait prier que trois fois le jour et nous étions tous ennuyés. Monseigneur de Genève la fait prier à toutes les heures et cela n'incommode personne. »





**127** Il se décide alors à la faire venir pour lui parler de son projet. Le 4 juin 1607, ils sont tous les deux dans la chapelle où avait eu lieu la vision. Pour se rendre compte des dispositions de Madame de Chantal, l'Evêque lui dit :

« Je sais maintenant ce que je veux faire de vous ; il vous faut devenir sœur de sainte Claire. - Mon Père, je suis prête. - Non, reprend-il, il faudrait être sœur de l'hôpital. - Ce qu'il vous plaira. »

Il cite encore d'autres congrégations, puis, certain de l'humilité profonde de son auditrice, il lui parle enfin de son projet de fondation nouvelle

**128** Sitôt rentrée, Madame de Chantal prépare sa famille à son prochain départ et assure l'avenir de chacun de ses enfants. Seul, le garçon restera en Bourgogne chez son grand-père, les trois filles suivront leur mère en Savoie.

Au dernier moment, le jeune Celse-Bénigne, âgé de 15 ans, se jette aux genoux de sa mère pour essayer de l'empêcher de partir, puis se couche sur le seuil de la porte. Madame de Chantal ne peut retenir ses larmes, mais, certaine d'avoir assuré au mieux l'avenir de son fils, certaine d'être appelée par le Seigneur à une autre tâche, elle franchit la porte.



**129** A Annecy, une maison est libre. On l'appelle la Maison de la Galerie, parce qu'une passerelle fermée permet à ses habitants de passer par-dessus la route qui les sépare du bord du lac.

Le 7 juin, Monseigneur, tout heureux, célèbre la messe dans la petite chapelle, au rez-de-chaussée de la maison, en présence de quelques amis et des trois premières novices. Celles-ci sont en robe noire unie, avec un col blanc et portent sur la tête un bandeau noir et un voile de même couleur. « Vraiment, dit Monseigneur en souriant, nos dames n'ont pas pris une coiffure à leur avantage. »




**130** Il faut donner un nom à la nouvelle congrégation. Monseigneur hésite jusqu'au 1er juillet, puis il choisit : « Visitation Sainte Marie », appellation qui, en la plaçant sous la protection de la Vierge, indique aussi l'activité qui sera propre à ses religieuses.

Les armoiries choisies portent, au milieu d'une couronne d'épines surmontée d'une croix, un cœur percé de deux flèches et un monogramme : « JÉSUS-MARIE ». C'est un rappel pour la religieuse visitandine dont le cœur doit être transpercé par le double amour de Dieu et du prochain et les épines de la mortification.



**131** Presque journellement, François se rend à la Maison de la Galerie pour régler des affaires matérielles ou parler à ses « chères filles ».

Ces entretiens ont lieu de préférence dans la galerie ou, s'il fait bon, dehors, dans le verger, face au lac et aux montagnes. Assis sur un siège, toutes les sœurs formant le cercle par terre à ses pieds, le Père parle familièrement des choses de l'âme. Il évoque ses souvenirs personnels, il commente les faits du jour, il instruit en charmant, plaisantant l'une, reprenant l'autre.

Tout se passe dans une atmosphère très simple et joyeuse.



**132** Le règlement se précise peu à peu suivant les circonstances.

Monseigneur, par exemple, avait admis la présence dans la maison d'un petit oiseau apprivoisé. Un jour, celui-ci s'échappe de sa cage par la porte restée ouverte. Grand branle-bas dans la communauté : on le cherche, on parvient à le retrouver, mais depuis longtemps l'heure de l'office a sonné et les sœurs n'ont pas été au chœur. Le soir même, François porte dans les constitutions que les sœurs n'auront aucun oiseau ou animal de « passe-temps ».



**133** La règle essentielle est évidemment d'aimer et servir Dieu du mieux possible. Toutefois, il existe plusieurs chemins pour aller à Dieu, et le Père fondateur ne l'oublie point.

A une postulante qui ne peut se résoudre à quitter ses pendants d'oreilles, il donne la permission de les garder. Par contre, d'une autre qui fait partie de nombreuses confréries, porte plusieurs scapulaires et cordons, il exige qu'elle se mette immédiatement au régime commun.

D'elle-même, la première arrive très vite à abandonner ses anneaux d'or, et la seconde ne sait comment le remercier de l'avoir libérée de pratiques envahissantes.



**134** Les grandes mortifications traditionnelles sont exclues et l'accent mis sur le détachement de soi : ne rien posséder en propre, s'effacer le plus possible.

Les sœurs doivent par exemple changer d'occupation au moins toutes les heures. Elles assurent à tour de rôle, la supérieure comprise, les différentes charges domestiques.

Le 31 décembre, elles font un paquet de tout ce qu'elles ont. Les paquets sont numérotés et l'on tire au sort. Le numéro tiré par chacune des religieuses indique à la fois le paquet qui lui est attribué et l'ordre de préséance dans la communauté.



**135** Le temps du noviciat passé, les trois premières religieuses font leurs voeux. Bientôt, renforcées par de nouvelles recrues, elles peuvent mettre à exécution le désir de leur fondateur.

Chaque mois, deux sœurs sont choisies pour aller visiter et soigner les malades ou les vieillards abandonnés. Mère Jeanne de Chantal remplit cet office à son tour comme les autres.

La population les voit passer, voile baissé sur la figure, et apprécie bien vite les services rendus.

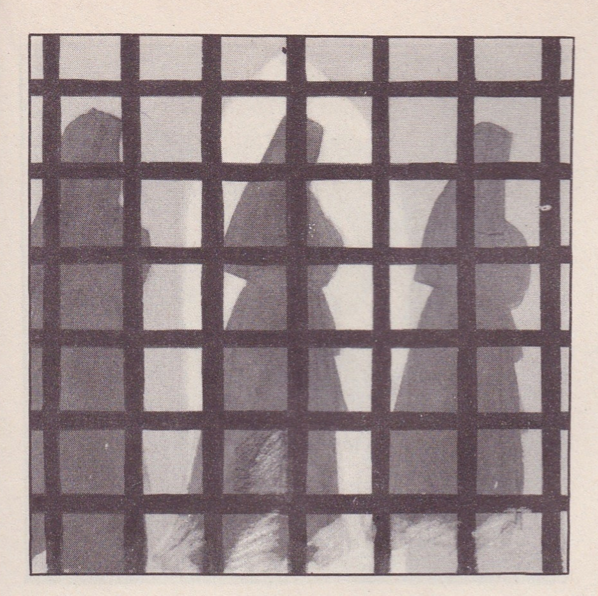
Les vocations sont nombreuses. Il faut déménager et s'installer dans une maison plus grande.



**136** Des dames lyonnaises, après avoir séjourné quelques jours à la Visitation, sont décidées à fonder une maison de ce genre dans leur ville.

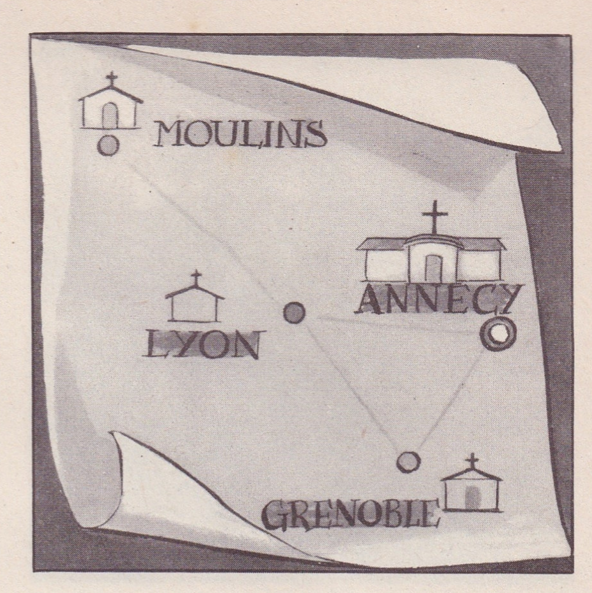
L'Archevêque de Lyon donne son accord, puis se reprend. Il veut bien une maison de religieuses, mais indépendante de celle d'Annecy. Il la nomme : « Présentation de Notre-Dame », et donne aux sœurs un habit gris. Il adresse une requête au roi de France en faveur de cette fondation.

La lettre royale d'approbation arrive et, stupéfaction, bien que la requête porte « Présentation », la lettre, elle, porte : « Visitation ».



**137** L'Archevêque voit dans ce fait une indication de la Providence. Pourtant il refuse encore de considérer comme de vraies religieuses ces sœurs qui ne sont pas toujours enfermées dans leur cloître, comme l'étaient à cette époque toutes les religieuses. Aussi insiste-t-il auprès de Monseigneur de Genève pour qu'il modifie sa Règle.

Ce dernier essaie de défendre son idée, mais l'Archevêque ne veut rien entendre. Alors François se résigne : après tout, pense-t-il, l'important est que Dieu soit servi : cloîtrées ou non, peu importe !




**138** François cède donc sur un point. Les sœurs de la Visitation seront cloîtrées : mais il maintient - et l'Archevêque accepte - la suppression des grandes mortifications communes aux Ordres. Puisque la clôture est désormais de règle, la Visitation Sainte Marie peut solliciter sa reconnaissance à Rome.

Le 23 avril 1618, la congrégation est érigée officiellement en Ordre religieux. Elle compte déjà quatre monastères : Annecy, Lyon, Moulins, Grenoble. Chaque maison est indépendante, il n'y a pas de Supérieure Générale, mais le monastère d'Annecy a un rang et une place à part sous le nom de « La Sainte Source ».



**139** L'approbation du Pape ne met pas fin à toutes les critiques, à toutes les cabales.

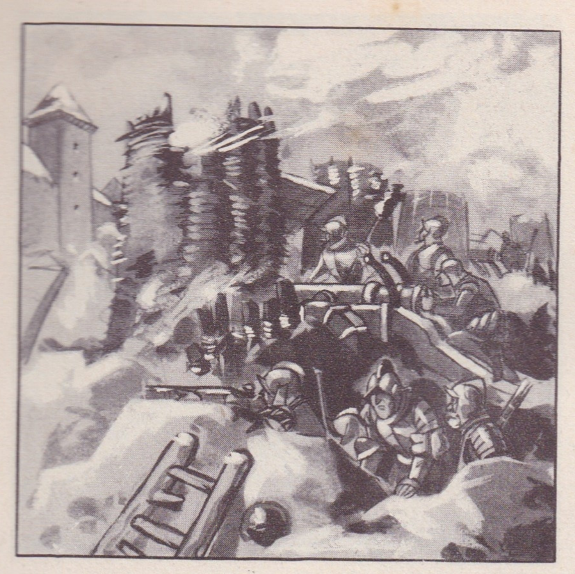
Des jeunes gens, furieux de voir entrer au couvent les jeunes filles qu'ils auraient voulu épouser, s'en prennent à l'Evêque et ne savent qu'inventer pour se venger.

Plusieurs nuits de suite, au plus fort de l'hiver, l'un d'entre eux amène avec des compagnons une meute de chiens sous les fenêtres de l'Evêché et les fait hurler de leur mieux. Les domestiques veulent les chasser, mais Monseigneur les retient : « Non, laissez ! Ils endurent plus que nous. Nous sommes au chaud et couverts. »



**140** D'autres vont jusqu'à imiter sa signature et lui attribuer des lettres infâmes qui troublent ses amis. Il se contente d'opposer tranquillement un démenti, et lorsqu'il lui arrive de connaître les auteurs de ces faits, il les traite avec plus de bonté que d'autres, de sorte que l'on dit communément : « Il faut offenser Monsieur de Genève pour en recevoir toutes sortes de bienfaits. »

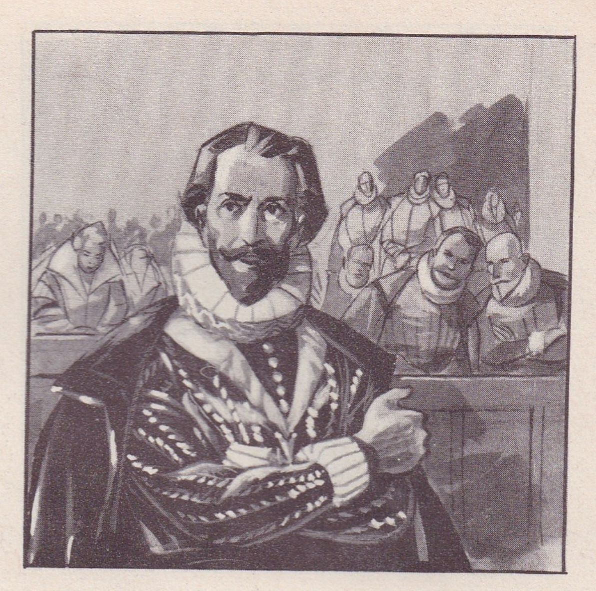
Le duc de Savoie lui-même, de caractère soupçonneux, se défie des allées et venues de l'Evêque dans le duché et en dehors du duché. Il lui refuse la permission d'aller prêcher à Paris, à Lyon, où on le demande.



**141** Sur ces entrefaites, des seigneurs en révolte viennent assiéger la ville d'Annecy. La petite garnison ne saurait tenir longtemps.

Des émissaires parviennent à l'Evêché et cherchent à rallier l'Evêque à la cause des seigneurs. Comme il refuse, les admonestations font place aux menaces ; mais rien ne parvient à modifier l'attitude prise par François. « Si l'ennemi entre d'assaut et veut me nuire, je reste entre les mains de la Providence. »

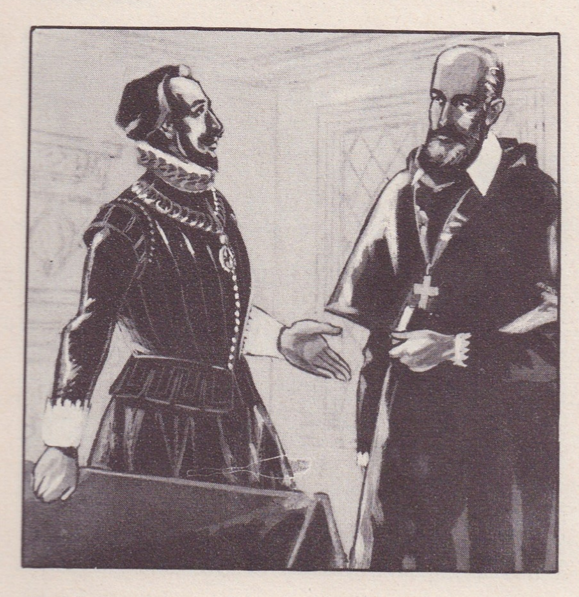
Heureusement, des renforts arrivent après cinq jours de siège et libèrent la ville.



**142** Cette preuve de fidélité en des heures critiques frappe vivement le duc : il retire les interdictions portées.

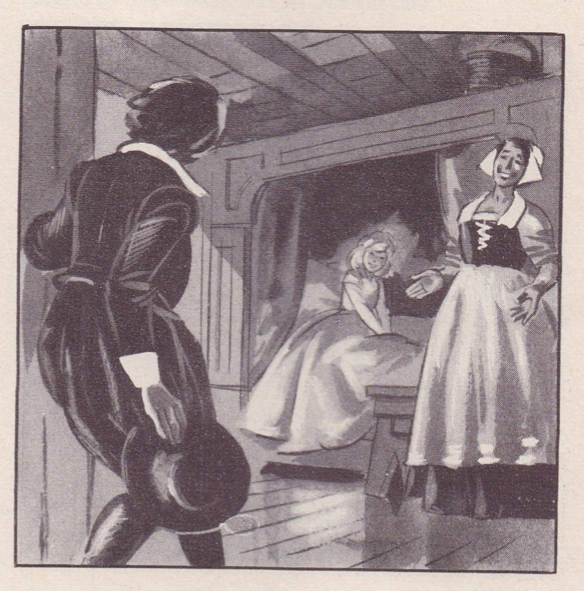
L'Evêque peut donc répondre à l'invitation du Président du Parlement de Grenoble, et assurer dans cette ville, en 1616 et 1617, les prédications d'Avent et de Carême.

A la surprise générale des catholiques et des protestants, figure, parmi ses auditeurs fidèles, le Maréchal de Lesdiguières, grand chef militaire, mais aussi grand chef du protestantisme dans la région.



**143** Obligé de rejoindre ses soldats avant la fin des prédications, le Maréchal quitte Grenoble sans laisser deviner à quiconque ses intentions et son état d'âme. Les catholiques qui le voyaient déjà converti sont déçus, tandis que les protestants se réjouissent.

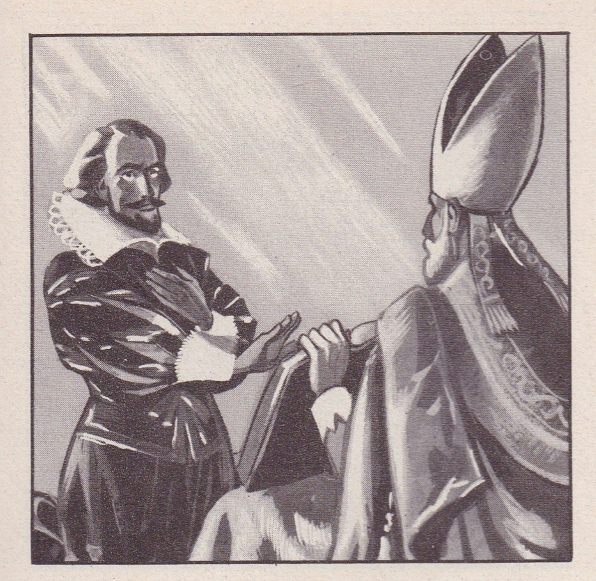
A l'automne, le Maréchal est de retour à Grenoble. Au grand étonnement de tous, il entreprend lui-même des démarches et use de toute son influence pour faire revenir François de Sales pour l'Avent. Devant tant d'insistance, ce dernier ne peut décemment refuser.



**144** Le matin où il s'apprête à reprendre la route pour Grenoble, on lui annonce que de bons voisins viennent de découvrir leur fillette morte dans son lit. Monseigneur envoie un de ses domestiques recommander à la famille de confier l'enfant à la Sainte Vierge, et se rend quelques minutes à sa chapelle.

Le valet trouve la maman en joie : la petite morte est revenue à la vie, en déclarant : « Le Saint-Papa de Genève est venu me bénir et je suis guérie. »

A cette nouvelle, le prélat se hâte de partir, se contentant d'insister pour que soit célébrée une messe d'action de grâces à Notre-Dame de Pitié.



**145** Le Maréchal de Lesdiguières est à nouveau le fidèle auditeur de Monseigneur de Genève. A la fin de l'Avent, il se déclare convaincu et annonce publiquement son retour à la foi catholique.

Retardée pour des raisons politiques, son abjuration solennelle n'aura lieu que cinq ans plus tard, en présence de tout le Parlement dauphinois et de six cents gentilshommes ; toutefois, la simple annonce de sa conversion a immédiatement un très grand retentissement : nombre de protestants se convertissent à sa suite et la renommée de François de Sales grandit de plus en plus.



**146** Le duc de Savoie lui demande d'accompagner son frère, jeune Cardinal, à Paris où il l'envoie négocier le mariage de son fils.

La route se fait, partie à cheval, partie sur l'eau. Le Cardinal et l'Evêque, pour se distraire, ne répugnent pas à prendre de temps en temps la rame.

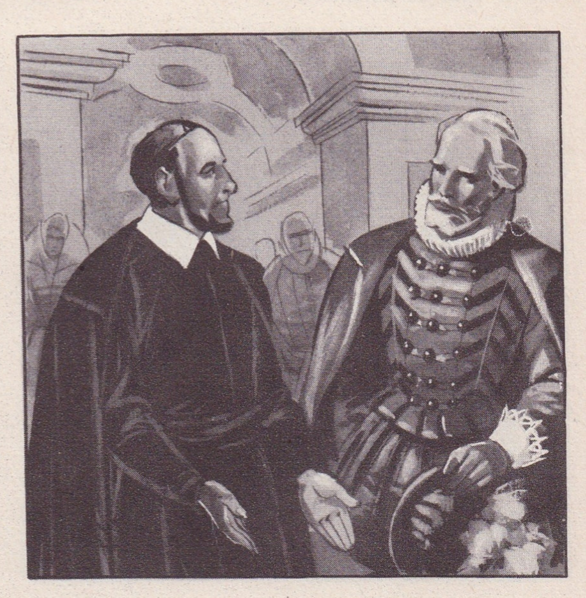
A la Cour de France, ils sont accueillis en grande pompe ; on fête plus l'Evêque que le Cardinal, car on n'a pas oublié les prédications entendues il y a seize ans et l'on n'ignore point les succès remportés ailleurs.



**147** Arrivé le 7 novembre 1618, il accepte de prononcer, le 11, le panégyrique de saint Martin.

Dès ce premier sermon, la foule est si nombreuse que, pour gagner la chaire, l'Evêque doit passer par une fenêtre. Soupçonnant que nombre d'auditeurs attendent un morceau d'éloquence, il s'astreint volontairement à raconter le plus simplement possible la vie du saint.

Le pieux stratagème réussit : ceux qui sont venus admirer un orateur de renom sont déçus ; les autres, ceux qui venaient écouter la Parole de Dieu, ou voir et entendre un saint, sont ravis.



**148** Bien que l'Evêque ne décline aucune invitation de prêcher et prenne ainsi la parole jusqu'à deux et trois fois par jour, il y a toujours foule pour l'entendre et les places sont prises bien avant le sermon.

« Monseigneur de Genève, c'est l'Evangile parlant », déclare l'un de ses auditeurs assidus.

Le prêtre qui parle ainsi est encore peu connu - il est simple précepteur dans une famille - mais bientôt, tout Paris le vénérera sous le nom de Monsieur Vincent. Il ne sait comment manifester son admiration : « Mon Dieu, que Vous êtes bon, aime-t-il à redire, puisqu'en Monseigneur de Sales, votre créature, il y a tant de douceur ! »



**149** Vincent de Paul, qui cherche encore sa voie, demande conseil à l'Evêque. Une profonde amitié naît entre eux deux, et Monsieur Vincent accepte d'être l'aumônier du premier monastère parisien de la Visitation.

Dans quelques années, il reprendra et mènera à bonne fin le projet primitif de Monseigneur de Genève : il fondera une société de religieuses non cloîtrées, destinées à la visite des malades et des pauvres : les Filles de la Charité. Mais, pour éviter des oppositions, en bon Gascon, il proclamera bien haut que ses filles ne sont pas des religieuses, mais tout simplement « de bonnes filles de paroisse ».



**150** La renommée de l'extraordinaire prédicateur parvient jusqu'à Mère Angélique Arnauld, abbesse de Port-Royal-des-Champs.

Depuis peu, elle a entrepris de restaurer la ferveur parmi ses religieuses, ce qui n'est point facile. Sans doute pourra-t-il l'aider dans cette tâche. Elle l'invite à séjourner au monastère, à parler aux sœurs, puis, frappée par la sérénité qui émane de sa personne, elle lui parle d'elle-même.

L'Evêque rend peu à peu paix et équilibre à cette âme tourmentée. Mais elle ne les gardera malheureusement pas longtemps et Port-Royal deviendra le siège principal de l'hérésie janséniste.



**151** Prédications, confessions, entretiens, remplissent largement le temps de Monseigneur de Genève.

Le Père Bourdoise, qui s'est donné pour tâche la réforme du clergé paroissial, mais s'est rendu suspect à l'autorité par des excentricités et le ton de ses critiques, ne craint pas de reprocher à l'Evêque d'être trop aimable avec les dames, de perdre beaucoup de temps en conversations, etc...

Monseigneur l'écoute avec intérêt, discute longuement avec lui et, ayant découvert l'âme de feu qui se cache sous ces dehors brusques et parfois drôlatiques, il se fait son défenseur à l'Archevêché.



**152** L'Evêque de Genève paraît fort peu à la Cour et ceci étonne l'Evêque de Luçon qui y fait ses débuts. Longuement, ils discutent ensemble sur le meilleur emploi qu'un Evêque puisse faire de sa vie ici-bas.

Monseigneur Armand de Richelieu confie sa peine de rester dans un petit diocèse, son rêve d'être à la Cour, de faire de la politique. Monseigneur de Genève dit son amour de son diocèse et de ses diocésains, son rêve de les rejoindre au plus tôt.

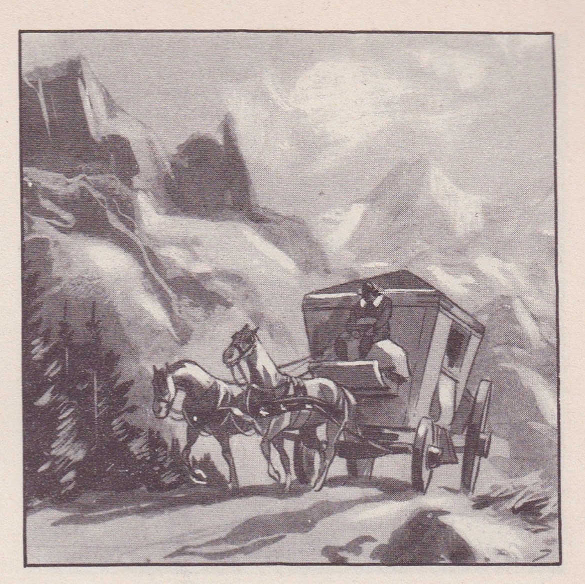
L'Evêque de Luçon se laisse gagner peu à peu ; il renonce à la politique et reprend la route de sa ville épiscopale... pour peu de temps, il est vrai !



**153** Le séjour à Paris touchant à sa fin, le roi Louis XIII et nombre de hautes personnalités interviennent pour retenir l'Evêque de Genève dans la capitale : on invoque des raisons apostoliques, des raisons diplomatiques, des raisons financières.

Rien n'arrive à l'ébranler : son petit diocèse lui suffit. S'il devait le quitter, ce ne serait que pour se retirer dans la solitude.

En réalité, il se sent bien vieilli. Plusieurs fois déjà, pendant son séjour, il a été contraint de s'aliter, de se ménager.



**154** Il revient donc en compagnie du Cardinal et de la jeune princesse Christine de France, future duchesse de Savoie.

Il est heureux de retrouver sa ville épiscopale, de reprendre son train de vie, chargé certes, mais ordonné et paisible, de pasteur au milieu de ses brebis. Ses forces le trahissent de plus en plus.

Heureusement, sur la demande de la princesse, Rome lui donne, en 1621, un aide, un coadjuteur, en la personne de son propre frère, Jean-François de Sales, jusqu'ici aumônier à la Cour de Turin.



**155** Il l'accueille les bras ouverts et lui confie le plus de responsabilités possible.

Ainsi déchargé, il pense de plus en plus à se retirer dans la solitude pour prier et écrire. Il a de nombreux livres en projet.

Or, non loin d'Annecy, subsiste, toujours aussi sauvage et désert, l'endroit où vécut en ermite saint Germain. C'est dans un décor grandiose, un véritable nid d'aigle surplombant le lac.

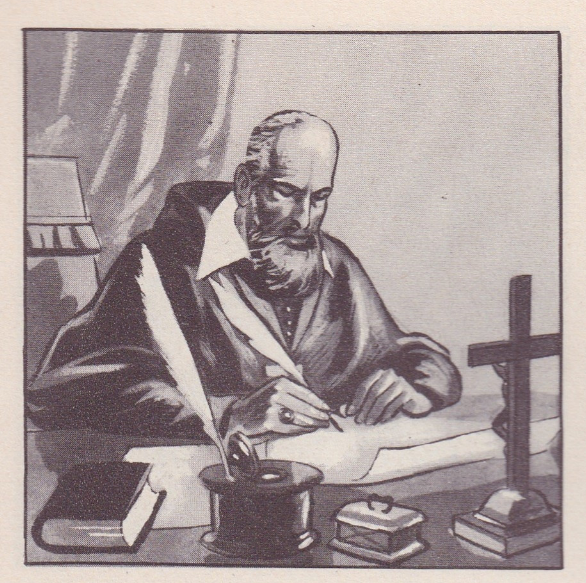
Il fait réparer la petite chapelle, aménager quelques cellules et, tout étant prêt, il annonce son départ.



**156** Mais voici que le Pape nouvellement nommé le prie d'aller au-delà des Alpes, à Pignerol, présider le Chapitre des Pères Feuillants.

Il obéit sans discuter. Brisé par la fatigue, il lui faut multiplier les étapes. Il parvient cependant à Pignerol et, pendant vingt jours, préside les réunions des Pères. Un dimanche, il a une défaillance sérieuse ; mais sitôt rétabli, il se remet à la tâche.

Le Chapitre enfin terminé, il reprend la route du retour. Le voyage est encore plus long et plus pénible qu'à l'aller.



**157** A peine est-il remis, que lui parvient une nouvelle demande : le roi de France, Louis XIII, va passer à Avignon. Le duc de Savoie veut aller le saluer avec toute sa Cour et il prie l'Evêque de Genève de l'accompagner.

Il pourrait invoquer sa fatigue, le prince comprendrait. Son entourage insiste, mais à toutes les instances, François répond : « Que voulez-vous, il faut aller où Dieu nous appelle. » Il ne se trompe pas sur son état ; pressentant qu'il ne reviendra pas, il prépare son testament, transmet tous les papiers importants à son coadjuteur. Puis, joyeux, soulagé, il se prépare à partir.



**158** Le 9 novembre 1622, il va célébrer la messe en l'oratoire de la Sainte Source et fait ses adieux aux sœurs.

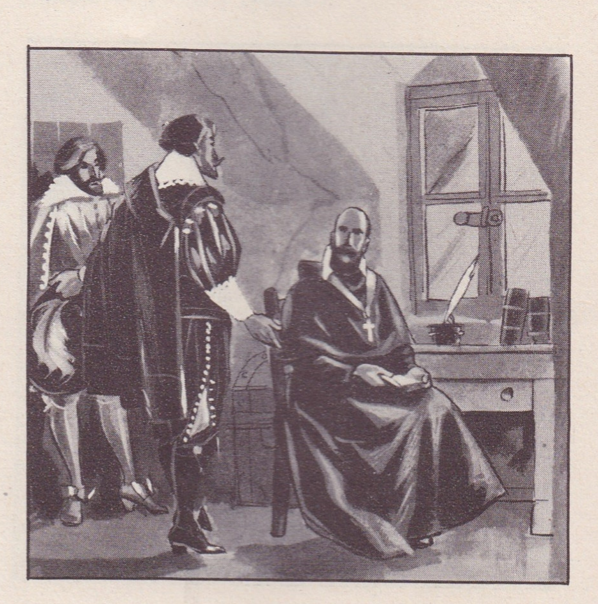
Il leur laisse ses dernières recommandations : « Mes chères filles, que votre seul désir soit Dieu ; votre crainte, de Le perdre ; votre ambition, de Le posséder à jamais. » Les sœurs sanglotent. Il se hâte de sortir. A la sœur de la porterie qui souhaite le revoir bientôt il donne l'assurance du rendez-vous prochain dans l'éternité. Cette sœur devait mourir quelques mois après.



**159** Le voyage s'effectue pour une large part en bateau sur le Rhône. A chaque halte, il y a immédiatement rassemblement de foule et Monseigneur doit parler, bénir.

Il n'aime guère ces hommages. Il les évite le plus possible. Un jour, caché dans une boutique, il dit à son compagnon : « Si j'osais, certainement je ferais des actions ridicules pour les détromper. Mais il ne faut faire ni le sage, ni le fou, et vivre dans la sincérité chrétienne. »

Après quelques jours de festivités auxquelles François prend part le moins possible, le roi et toute sa suite prennent la route de Lyon.



**160** Là, les sœurs de la Visitation sont toutes heureuses de recevoir leur Père fondateur. Elles ne peuvent lui réserver qu'une pièce mansardée dans la maisonnette de leur jardinier. Il n'y a pas de confort et la cheminée tire mal.

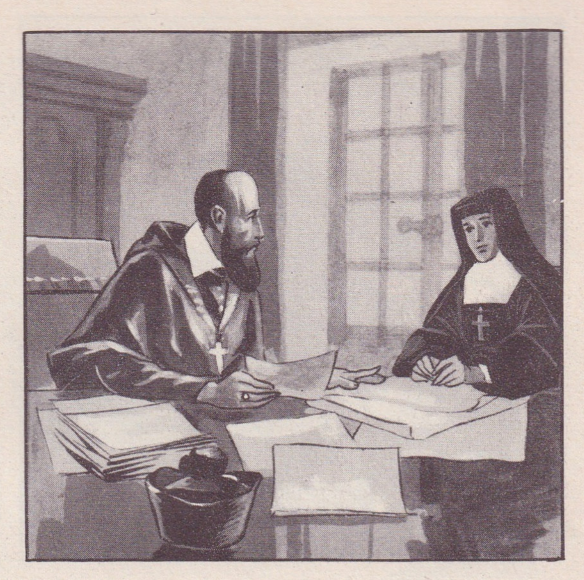
Plusieurs fois, de hautes personnalités lui offrent et le pressent d'accepter un logement plus confortable, mais il préfère rester près de « ses filles » et voudrait bien mourir dans cette pauvreté.

Pendant vingt-neuf jours, il reste ainsi à Lyon avec la Cour, passant son temps à recevoir et rendre des visites, prenant sur ses nuits pour accomplir ses dévotions.



**161** Pourtant, il n'aspire qu'à la solitude pour prier. De plus en plus fatigué, il aurait besoin de repos, mais il ne sait rien refuser. Il ne veut faire de peine à personne.

Un jour, tandis qu'il est en conversation, on lui fait remarquer que derrière lui la porte est restée ouverte, qu'il va prendre froid. Il se lève pour la fermer, mais il revient sans l'avoir touchée : « Il y a là tout plein de petits enfants qui me regardent d'un si bon courage que je n'ai pas le cœur de leur fermer la porte au nez. »



**162** Il a fixé rendez-vous à Mère de Chantal qu'il n'a point revue depuis deux ans. Plusieurs fois, elle lui a dit son désir de lui parler de vive voix de son âme. François de Sales ne lui laisse pas le temps de commencer, et toute leur entrevue est consacrée exclusivement aux affaires de la congrégation.

Mère de Chantal exprime le désir de rester. Mais Monseigneur de Genève lui demande de faire généreusement le sacrifice de cette conversation... Il sent bien pourtant qu'elle sera la dernière...

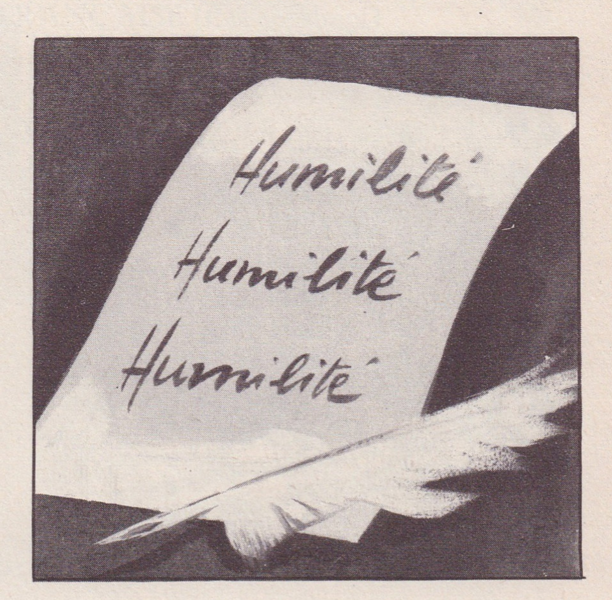
En effet, ils ne se reverront plus sur terre !



**163** Une dame Olier vient lui confier sa peine au sujet d'un de ses fils. C'est un véritable casse-cou : ne venait-il pas de sauter d'une fenêtre du troisième étage sur une toiture voisine pour attraper un oiseau ?

Le prélat lui recommande la confiance et la patience : « Dieu prépare en cet enfant un grand serviteur en son Eglise. » Cette prophétie se réalisera : le garçon deviendra curé de la paroisse Saint-Sulpice à Paris et ouvrira le premier séminaire pour la formation des futurs prêtres.

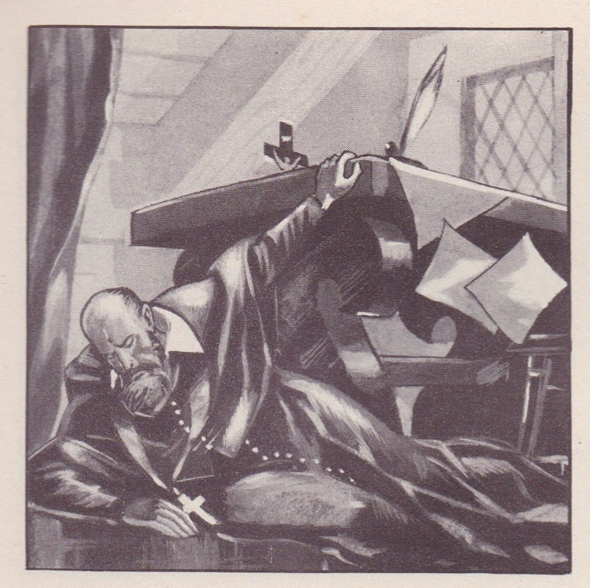
Le roi et la Cour quittent enfin Lyon le 26 décembre. François de Sales s'apprête à partir dans l'après-midi du 27.




**164** Il réunit une dernière fois « ses filles » de la Visitation et s'entretient familièrement avec elles.

L'une d'entre elles lui demande de leur laisser une consigne, une parole qui leur demeure plus fortement gravée dans l'esprit : « Je vous ai déjà tout dit en ces deux paroles, de ne rien désirer et de ne rien refuser, conclut-il. Je ne sais que vous dire autre chose. »

Dans sa visite au noviciat, on lui tend un papier, une plume. Il inscrit dans le haut de la page, au milieu et en bas, ce seul mot : « Humilité ».



**165** Revenu dans sa chambre, il se met à table pour écrire quelques lettres. Quand il se lève de sa chaise, il s'effondre.

On appelle un médecin, qui reconnaît une hémorragie cérébrale. Les médicaments ordinaires de l'époque ne semblant pas produire d'effet, on demande au malade : « Vous plaît-il qu'on vous applique le cautère [1] ? - Que le médecin fasse ce qui lui plaît. »

On fait donc chauffer les fers et, par trois fois, on les lui applique. Il se contente de dire : « Jésus, Marie. »

Il meurt le 28 décembre 1622 au soir.

---

(1) Application de fers rougis au feu, pour produire le même effet qu'un cataplasme très fort.



**166** Ramené triomphalement à Annecy, son corps repose dans la chapelle de la Visitation, tout près de ses « chères filles ».

Dès 1665, le Pape Alexandre VII fait inscrire le nom de François de Sales au catalogue des saints.

En 1877, le Pape Pie IX le déclare Docteur de l'Eglise.

Juchée sur la hauteur, dans le cadre enchanteur du lac d'Annecy, la basilique qui garde ses reliques ne cesse d'attirer les foules vers celui qu'on a nommé « le plus saint des humains et le plus humain des saints ».



**167** « La dévotion ne gâte rien quand elle est vraie, mais elle perfectionne tout », disait-il.

Du fougueux et fier héritier de Sales qui sentait « la colère bouillir dans son cerveau comme l'eau sur le feu », elle a fait un modèle de douceur et de bonté.

Du gentilhomme instruit « ès arts et bonnes habitudes » qui aimait tout ce qui était humain, elle a fait « l'homme qui a reproduit le mieux le Fils de Dieu vivant sur la terre ».



**168** Rien d'inimitable cependant dans la vie de François de Sales, rien de distant dans sa personne. Son visage volontaire reste paisiblement doux, souriant, épanoui. Il attire et rassure à la fois.

Son secret est simple, à la portée de tous : « En quelque sauce que Dieu nous mette, tout faire par amour... l'amour convertit tout en douceur et suavité. Les grandes choses ne sont pas toujours en notre chemin, mais nous pouvons à toutes heures en faire de petites excellemment, c'est-à-dire avec un grand amour. »

Retrouvez les 28 premiers tomes des Belles Histoires et Belles Vies à l'adresse internet suivante :

https://archive.org/search.php?query=belles%20histoires%20et%20belles%20vies

Site « archive.org », barre de recherche : « belles histoires et belles vies », cliquez sur le tome voulu, puis colonne de droite, cliquez sur PDF, puis téléchargez le document via la liseuse PDF.

Tous tomes Imprimatur et Nihil Obstat entre 1947 (tome 1) et 1956 (tome 28). Les Imprimatur et Nihil Obstat sont malheureusement absents des versions scannées, mais ont bel et bien été donnés. Si vous possédez le tome, vous les trouverez soit après l'avant-propos, soit à la fin du tome.